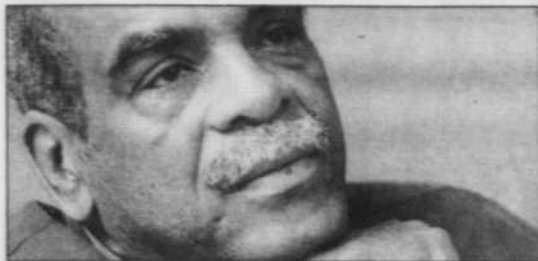


LITTÉRATURE

Entrevue avec
Édouard Glissant

Page F 3



LITTÉRATURE

Des ailes avec
France Vézina

Page F 4



LIVRES

Marie-Claire Blais

Vivre au milieu du tumulte

CAROLINE MONTPETIT

Ses allures sont ténébreuses et son style, difficile. Pourtant, Marie-Claire Blais ne vit pas coupée du monde. Son dernier roman, *Augustino et le cœur de la destruction*, qui clôt la trilogie entamée avec *Soifs*, en témoigne. Campé au beau milieu de la vie moderne, il enregistre le rythme, le souffle, les pulsations, comme le ferait un passant au milieu d'une foule, comme chacun de nous le fait, chaque jour. De même que dans les deux premiers tomes de la trilogie, *Soifs* et *Dans la foudre et la lumière*, l'écriture est extrêmement dense, presque sans points et sans chapitres. On y retrouve les mêmes personnages ainsi que des noms nouveaux, qui vivent, chacun à leur façon, l'angoisse et les inquiétudes du monde d'aujourd'hui. Comme dans les rues de n'importe quelle grande ville américaine, les réfugiés y côtoient les bourgeois, les toxicomanes ou les artistes, des gens de tous les âges, de toutes les classes et de tous les milieux.

L'idée de départ, explique l'auteur, de passage à Montréal, en entrevue, «c'était d'intégrer beaucoup de gens, comme si cela se passait au niveau de la pensée. Il y a beaucoup de secousses, beaucoup de vibrations, comme dans la pensée des gens qui vivent aujourd'hui, comme nous. Nous sommes assaillis d'images, de pensées diverses, qui nous choquent, qui nous bouleversent, qui nous réjouissent aussi. Et l'idée, c'était d'intégrer le plus possible de ce rythme-là, de choses, de gens, une sorte de collectivité qui serait celle qu'on rencontre partout, les riches et les pauvres, les intellectuels et ceux qui ne sont pas intellectuels, les gens qui ont la parole et ceux qui ne l'ont pas.» Tout en admettant que son œuvre n'est pas d'accès facile, notamment par la forme, elle ajoute avec assurance: «Si on y entre, on s'y retrouve.»

Ses personnages, on partage leur intimité le temps de quelques phrases, de quelques pages, on s'immerse dans leur réflexion, dans leur dialogue, pour les quitter, sans autre forme d'adieu, avant de les retrouver plus loin dans le roman, toujours au plus intime. Ce qui les traverse tous, c'est une sorte de conscience partagée et fluide, qui court, qui rassemble ces personnages du fait de leur seule présence, et qui font d'eux, comme le dit si bien l'auteur, «une petite humanité».

Ces gens-là, cette foison de personnages qui tissent cette trilogie, cela fait longtemps qu'ils hantent l'écrivaine. «J'ai commencé à les voir dans les années 60, quand je commençais à vivre aux États-Unis, dans le milieu des étudiants. Tout allait être bouleversé pour le meilleur avec le mouvement pour les droits humains. Tout allait être bouleversé de façon positive. Tous ces personnages couvaient en moi, pour s'exprimer, pour être exprimés.»

Jeune boursière à l'époque, Marie-Claire Blais étudiait à Cambridge et était fascinée par le mouvement d'opposition à la guerre du Vietnam, par le mouvement d'émancipation des Noirs américains. Lorsqu'on l'interroge sur l'inquiétude qui traverse ses romans, elle répond, étrangement, que le monde n'est pas plus destructeur aujourd'hui qu'il l'était hier. Elle dit d'ailleurs être plus indignée que désespérée à son sujet. Pour elle, l'écriture est une façon d'agir, de dire ses préoccupations et ses convictions. Le titre de ce dernier roman est d'ailleurs évocateur: *Augustino et le cœur de la destruction*. En entrevue, l'auteur précise: Augustino, l'écrivain, est porteur d'espoir, tandis que le cœur, la foule, tout autour de lui, gronde.

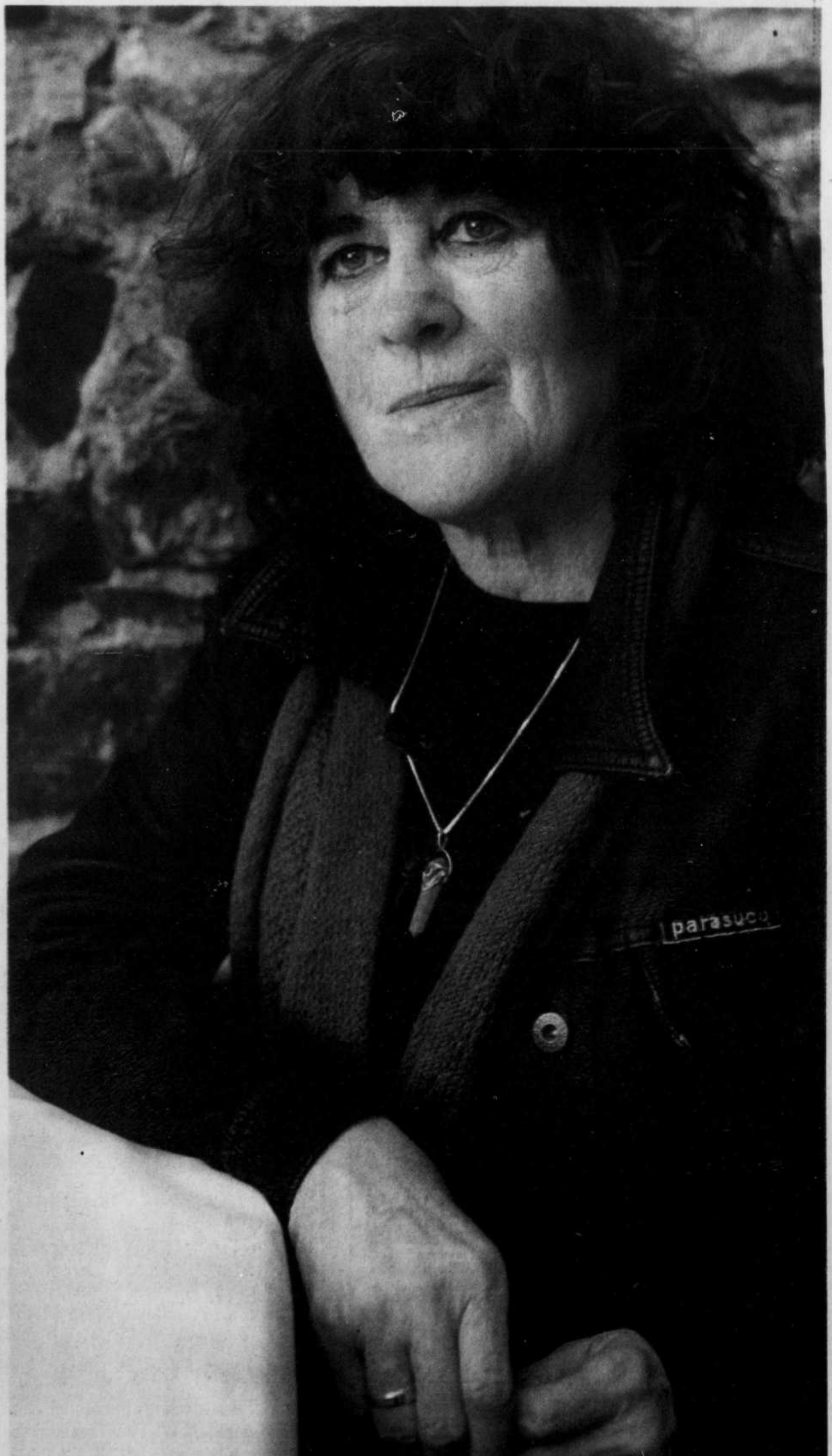
L'auteur, quant à elle, se cache derrière plusieurs personnages. Est-elle Mère, cette femme qui s'assagit et se bonifie avec l'âge? Est-elle Lazaro, cet homme né de père musulman en qui la colère fait rage? Est-elle Caroline, cette photographe de milieu aisé en pleine possession du langage, ou Charley, la gouvernante de Caroline, «qui a moins de mots mais plus d'images»? Est-elle Carlos, qui ne souhaite que sortir de prison? Tous ces êtres, Marie-Claire Blais les approche avec doigté, sur la pointe des pieds, pour nous en rendre toute l'intensité. On est surpris de la capacité de cette femme de se trotter à diverses réalités, de partager autant la détresse d'un réfugié que celle d'un nouveau père.

«J'écoute beaucoup, confie-t-elle. Peut-être que les gens ne s'en rendent pas toujours compte.» Tous ne sont pourtant pas aussi sensibles à l'autre, même à l'intérieur de ses romans. Elle relève par exemple l'insensibilité du vieux critique Adrien, l'un de ses personnages, à l'égard des jeunes auteurs. Marie-Claire Blais, quant à elle, est très près de la relève en littérature, dont elle reçoit des manuscrits bons et mauvais.

«C'est très important de voir comment les auteurs de la relève pensent, comment ils réfléchissent. Ils ne sont pas très différents de nous», dit-elle. Les artistes d'ailleurs, en général, tiennent une place importante dans sa vie. Et ses romans recèlent des écrivains, des peintres, des danseurs, invitant le lecteur à porter une attention toute particulière à leurs créations.

Elle écrit beaucoup aussi, tous les jours. Elle aura mis 12 ou 13 ans à terminer cette trilogie. Elle vient également de terminer une pièce de théâtre, qui doit prendre l'affiche au théâtre L'Eskaebel, de Trois-Rivières. La pièce porte sur les couples qui tentent de se construire, alors que tout autour d'eux est destruction. Il est aussi possible que le premier roman de Marie-Claire Blais, *La Belle Bête*, publié en 1959, soit porté à l'écran. Une expérience qui lui plairait beaucoup, elle qui a déjà vu mis en films ses œuvres *Un sourd dans la ville* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

VOIR PAGE F 2 : BLAIS



LIVRES

SPIRITUALITÉ

Le discernement selon Jacques Grand'Maison

LOUIS CORNELIER

Avec une fidélité constante à ses sources spirituelles chrétiennes et à la tradition de l'humanisme laïque, Jacques Grand'Maison, qui dit rester « à l'affût de l'aurore » malgré son grand âge, continue d'explorer les replis de la conscience moderne afin d'y lire les signes des temps actuels. Contre les tentations du nihilisme, du fatalisme, du relativisme et du nombrilisme qui guettent ses contemporains, il redit sa conviction que « la bonté est plus profonde que le mal, quel qu'il soit », et propose un parcours psycho-socio-spirituel à même de fournir l'élan nécessaire à tous les engagements.

Suite d'un ouvrage précédent intitulé *Réenchanter la vie, Du jardin secret aux appels de la vie* nous invite à renouer avec le meilleur d'une modernité nettoyée de ses dérives postmodernes. L'anthropologie de Jacques Grand'Maison repose sur le constat suivant: tout être humain est un être à la fois privé et public, c'est-à-dire spirituel et moral mais aussi social, et ces facettes ont besoin de s'articuler de façon cohérente afin de se nourrir mutuellement et de faire en sorte que tant les individus que la société puissent évoluer sainement. « Les priorités les plus saines et les plus vraies », écrit-il, « sont celles de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont engagés, avec un fort accent altruiste. » En d'autres termes, le souci du jardin secret est garant de la qualité de tous les types d'engagement (personnel, social, politique) qui, en retour, nourrissent l'intériorité.

« La nouvelle conscience contemporaine », constate Grand'Maison, s'accompagne de valeurs qui heurtent l'ancienne morale: valorisation du corps, reconnaissance de l'affectivité, réappropriation subjective de la conscience et de la foi. Ces valeurs ont engendré des dérives (culte exacerbé du corps et de la jeunesse, apologie de l'émotion thérapeutique, relativisme), mais elles contiennent aussi des richesses insoupçonnées en ce qu'elles ont rendu l'être humain

enfin pleinement à lui-même, dans sa globalité.

Ce procès, évidemment, en ébranlant les anciennes certitudes, a laissé l'homme moderne un peu confus et en proie à un certain désœuvrement. La conscience ayant, comme la nature, horreur du vide, les dérives spirituelles et sociales déjà évoquées, alors, n'ont pas manqué de remplir celui laissé par les grands idéaux hétéronomes d'hier. Raison pour laquelle, selon Grand'Maison, « cette ressaisie des grandeurs et misères de notre modernité relève d'une démarche de discernement des signes des temps », démarche qu'il lit, entre autres, au cœur de Vatican II (dont l'esprit reste à mener à terme) et

dans « le nouvel intérêt pour les valeurs spirituelles » exprimé par ses contemporains.

Sorte d'ouvrage d'anti-psycho-pop qui n'hésite pas à emprunter certains des éléments de ce genre qu'il dénonce (le souci de la vie intérieure, la pédagogie du témoignage, la recherche de l'unité dans la diversité, les références aux stades du développement humain d'Erik Erikson), *Du jardin secret aux appels de la vie* est un essai extrêmement riche qui, malgré ses longueurs et ses redondances, redit avec force que l'intériorité qui ne débouche pas sur un engagement concret (donc sur l'altérité) est stérile et qu'un engagement sans intériorité l'est tout autant.

Dans une entreprise de discernement qui cherche à concilier le meilleur de la tradition avec les richesses de la nouvelle conscience contemporaine, Jacques Grand'Maison nous convie une fois de plus sur les chemins de l'espérance et de la lucidité.

**DU JARDIN SECRET
AUX APPELS DE LA VIE
RÉCONCILIER L'INTÉRIORITÉ
ET L'ENGAGEMENT**
Jacques Grand'Maison
Fides
Montréal, 2004, 362 pages

ACTUALITÉ

Les Éditions Allia tentent de « construire une bibliothèque »

Voilà une bonne dizaine d'années que les livres publiés par Allia — classiques et contemporains — suscitent l'intérêt et l'admiration. Mais, jusqu'ici, celui qui a créé cette maison singulière en 1982, Gérard Berreby, ne souhaitait pas accorder d'entretiens. « Je refusais d'apparaître publiquement, dit-il. Je trouve assez déplacé de raconter ses intentions, ses projets. Ce qui m'intéresse, c'est d'être jugé sur mes actes, mes réalisations. J'ai désormais plus de 400 titres au catalogue, je peux parler. »

Berreby parle avec conviction, sans aigreur, de manière claire et cohérente quand tant de ses contemporains s'expriment dans une langue improbable, et, commente-t-il en riant, « sans jamais finir une phrase ».

Il raconte, sans vanité et sans fausse modestie, avec ce qu'il faut de distance et d'humour, son parcours, son aventure d'édition, Allia,

un nom devenu un signe de reconnaissance entre vrais lecteurs.

« Quand j'ai commencé Allia, je n'y connaissais vraiment rien. Je suis né en Tunisie en 1950, dans une famille où l'on ne possédait pas de livres. En 1965, nous avons fait partie de l'avant-dernière vague d'immigration des juifs tunisiens. Mes parents se sont installés dans la région parisienne. La joyeuse tourmente de Mai 68 est arrivée, je n'ai adhéré à aucun groupe, mais j'ai participé à cette agitation festive. Je n'ai pas passé mon bac, pas fait d'études. J'ai enchaîné des modes de vie courants à l'époque, petits boulots, voyages. J'ai vécu ainsi jusqu'à l'âge de 40 ans. »

En 1982, par désir de « transmettre », « et aussi de constituer une bibliothèque » selon son goût, Gérard Berreby invente Allia. Mais il publie « de temps en temps », sans réel succès. Seulement 30 titres en dix ans. Le premier texte qui le fait remarquer, en 1985, est l'excellent

Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste.

« Continuer ainsi était mortel. Pas de visibilité, pas de ventes, pas de relais dans la presse. En 1992, j'ai décidé de m'y consacrer. Jusque-là, je travaillais dans mon appartement de la Goutte d'Or, où j'habite toujours. J'ai pris des bureaux dans un autre ghetto, le Marais, et je me suis mis au travail. »

Structure artisanale

Aujourd'hui, Allia a trois salariés, dont Gérard Berreby. « C'est une structure familiale, mon frère y a des parts, précise-t-il, et artisanale. » La maison publie une trentaine de livres par an et veut s'en tenir là. Les classiques et les contemporains sont aujourd'hui dans un rapport de 50-50. Allia a toujours eu le souci de mettre à la disposition des lecteurs des textes « auxquels personne ne s'intéressait. Par exemple les Neuf cents conclusions philoso-

phiques, cabalistiques et théologiques, de Pic de la Mirandole, n'avaient jamais été traduites en français. Depuis 1486! ». Ou bien de remettre en vente, dans de nouvelles traductions, par de jeunes intellectuels — « la moyenne d'âge des gens qui gravitent autour d'Allia est de 35 ans » —, des ouvrages ne figurant plus que dans des volumes, onéreux, d'œuvres complètes.

La morale de Gérard Berreby le conduit au respect de principes inconnus ailleurs — pas d'à-valoir, un contrat signé sur manuscrit achevé et pour ce seul texte. Ses auteurs sont libres de partir, comme lui de refuser leur travail suivant. Mais ils lui sont fidèles, sachant que chez Allia ils sont lus et soutenus par un homme dont le plus grand souhait est d'avoir « un style dans l'époque », de mener sa propre guerre du goût. Et c'est déjà gagné.

Le Monde

Le fruit doublement défendu

La censure chinoise n'empêche pas une croissance exponentielle du marché de l'édition

FRÉDÉRIQUE DOYON

La passion d'une femme pour un jeune soldat nourrit sa haine pour le régime politique de son pays. Un adultère doublé d'une trahison politique: de ce côté-ci de la planète, l'histoire ferait un tabac, mais cette nouvelle de l'auteur chinois Yan Lianke sème plutôt la controverse ces jours-ci au pays de Mao.

L'œuvre a été mise à l'index par le gouvernement chinois au début du mois, juste après sa publication dans le magazine littéraire *Hua Cheng*. Le comité de rédaction avait pourtant pris soin de tronquer la moitié du récit, qui se déroule en 1966. Mais une scène particulièrement révoltée demeurait, dans laquelle les amants détruisent tout objet à l'effigie de Mao. Le

titre lui-même, *Serve the People*, est un clin d'œil ironique au discours prononcé par Mao Tsé-toung en 1944, sur l'honneur du soldat qui meurt au service du peuple.

Le vent de changement qui baliait actuellement la Chine n'a certes pas eu raison des siècles de censure — ni de l'engouement qu'elle déclenche pour les œuvres proscrites. Avec la presse et l'audiovisuel, l'édition constitue l'un des derniers remparts du monopole d'État.

L'Administration d'État pour l'édition et la presse n'est qu'un organe dérivé du département central de la Propagande. La censure se pratique donc encore, mais avec une rigueur très variable et peu effective puisque Internet sert, la plupart du temps, de librairie de la résistance. Et il s'avère

toujours difficile de savoir quand un auteur dépasse la limite de l'irrévérence pour verser dans l'hérésie politique véritable. Les sujets tabous: la politique, le sexe, l'armée et les secrets d'État. *Serve the People* les réunit à peu près tous.

Vente en croissance

Reste que le paysage éditorial de la Chine s'est radicalement ouvert dans les dernières décennies, pour devenir aujourd'hui le marché du livre connaissant « la croissance la plus rapide au monde » avec 3,6 millions de ventes annuelles, indiquait récemment le *New York Times*. « Les Chinois lisent dès qu'ils ont une minute », rapportait *Le Nouvel Observateur* dans un dossier spécial sur la Chine, l'an dernier.

La multiplication des ouvrages

(100 000 nouveautés par année, selon les chiffres officiels, le double en réalité, selon certains) et des lecteurs s'explique aussi par la prolifération des éditeurs privés (5000 seulement à Pékin, sans doute 30 000 à l'échelle du pays), réalité quasi inexistante avant les années 1980. A cette époque, le secteur de la distribution passe au privé. Ce bouleversement voit s'écrouler le réseau public de librairies. Fleurit alors un marché noir des numéros ISBN (préalable à toute publication sur le territoire), qui voit naître un système semi-clandestin, illégal mais toléré. Jusqu'à ce que la presse devienne « libre » dans une dizaine d'années, prédissent certains.

Le Devoir

BLAIS

SUITE DE LA PAGE F 1

Marie-Claire Blais a publié ses premiers romans très jeune, le premier à 20 ans, avec un succès immédiat. Elle se souvient qu'à cette époque elle était plus sauvage qu'aujourd'hui. Mais elle s'amuse de voir son œuvre relue à travers les yeux d'un autre et à une autre époque. Et constate que ce qui était très choquant autrefois ne l'est plus aujourd'hui. Elle habite maintenant à Key West et était de passage à Montréal après

un séjour à Prague. C'est dans ses îles qu'elle retournera une fois la ronde d'entrevues terminée. Frêle et attachante silhouette toute habillée de noir, à la fois fragile et forte, avançant au milieu du tumulte de la vie.

**AUGUSTINO
ET LE CHŒUR
DE LA DESTRUCTION**
Marie-Claire Blais
Boréal
Montréal, 2005, 305 pages

Des prières qui durent

LOUIS CORNELIER

Pour plusieurs d'entre nous, ces mots sont ceux de notre enfance. Pour quelques-uns d'entre nous, ces mots restent ceux de tous les jours. Pour les plus jeunes, ils ne veulent parfois plus rien dire, mais l'avenir, à cet égard non plus, n'est pas écrit.

Ces mots, ce sont ceux des prières catholiques les plus anciennes et les plus célèbres que le père Benoît Lacroix a re-

cueillies dans un élégant opuscule simplement intitulé *Trésor des prières catholiques*. Il y a là, bien sûr, en version française et parfois latine, le signe de la croix, le *Notre Père*, le *Je crois en Dieu*, le *Je vous salue, Marie*, les Actes multiples, la prière à saint Joseph, les Dix Commandements de Dieu, certaines litanies, les éléments essentiels du saint rosaire et quelques autres. Ce sont, écrit Lacroix, « des prières d'héritage et de fidélité » qui « sont belles et vraies parce qu'elles visent l'essentiel du mystère chrétien ».

Il nous est tous arrivé, en bons modernes que nous sommes, de lever le nez sur ces formules toutes faites, apprises par cœur et issues de la tradition. Leur noblesse, pourtant, ne vient pas d'ailleurs. Ces mots, qui peuvent aujourd'hui être les miens, furent aussi ceux de mes parents, de mes grands-parents et de mes ancêtres à l'heure de dire leur foi et leur espérance. Aussi, entonner ces chants du ciel et du monde, parfois millénaires, c'est un peu donner la main à ceux qui nous les ont transmis. Faire chorus avec eux, en puisant aux sources d'un trésor fragile et vivifiant.

**TRÉSOR DES PRIÈRES
CATHOLIQUES**
Choix de prières et préface
de Benoît Lacroix
Fides
Montréal, 2004, 96 pages

Éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Laurent-Michel Vacher

**Bars, cafés, restos
Scènes de la vie urbaine**
Entretiens avec les frères Holder



120 pages, 20 dollars



Gilles Jobidon

Félicitations à Gilles

Jobidon, lauréat du prix
Anne-Hébert 2005, pour
son premier roman

La route des petits matins.

L'âme frère, son deuxième
roman, vient de paraître
chez Vlb éditeur.

vlb éditeur
www.edvbl.com

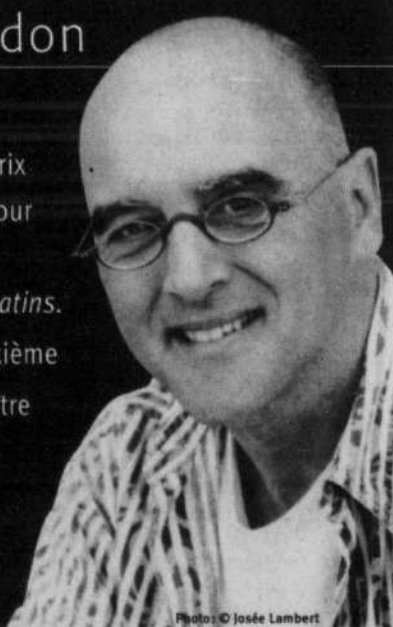


Photo: © Josée Lambert

Gestion des ressources humaines

L'appréciation
**DES PERFORMANCES
AU TRAVAIL**

De l'individu à l'équipe

29\$ Jean-Claude Bernatchez

**DÉNOUER LES CONFLITS
RELATIONNELS
EN MILIEU DE TRAVAIL**

32\$ Solange Cormier

Misez sur
l'intelligence
de vos employés
et **osez**
communiquer

20\$ Sylvie Lavoie et Marcel Béliveau

Rédaction

d'une
**convention
collective**

Guide d'initiation

19\$ Serge Tremblay

**Presses
de l'Université
du Québec**

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

LITTÉRATURE

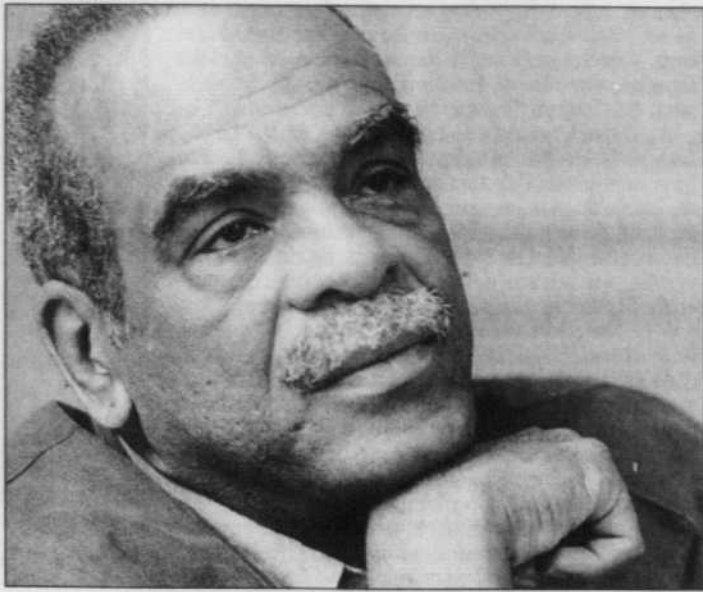
Entrevue avec Édouard Glissant

Quel est le rôle de l'écrivain et de l'intellectuel aujourd'hui ?

LISE GAUVIN
Collaboration spéciale

«*Imaginez*», tel est le mot qui ouvre le dernier essai d'Édouard Glissant, intitulé *La Cohée du Lamentin*, sous-titré *Poétique V*. Ce premier mot est le point de ralliement des textes qui composent ce livre, dont certains portent sur des notions plus théoriques, d'autres sur des trajectoires d'écrivains et d'artistes. L'ouvrage résume en quelque sorte les précédents essais, les prolonge, en précise les enjeux. Rencontré à Paris quelques jours après la parution du livre, l'écrivain se prête à l'entrevue avec la générosité et la rigueur qui lui sont coutumières.

La première impression que j'ai de ma lecture est qu'il est difficile de distinguer la prose de l'essayiste des textes du poète, qu'il y a comme une interpénétrabilité des deux genres. L'écrivain répond à cela que «*J'essai à quelque chose de l'écriture poétique quand il est un outil de découverte, quand il se donne pour objet de fouiller dans une matière poétique*». Et Glissant de poursuivre: «*L'idée fondamentale de cet ouvrage est que, partant d'un point précis qui est la Cohée du Lamentin, c'est-à-dire un coin de la baie du Lamentin, dans un petit pays, la Martinique, dans un petit archipel, la Caraïbe, on entre en contact avec les problèmes, les difficultés et les espérances d'une réalité que j'appelle le Tout-monde. Il y a un accord fondamental entre un lieu si particulier et futile et les horizons du Tout-monde. C'est l'idée centrale de La Cohée du Lamentin, mais qui passe bien entendu par d'autres zones, comme le domaine de la peinture, le domaine de la poésie, le domaine de la poétique*». Le titre renvoie à un lieu qui existe réellement, mais aussi à un nom dont la signification reste mystérieuse, opaque: «*C'est pour cela que j'y ai vu la désignation appropriée pour ce livre. Le mot "cohée" n'existe pas dans les lexiques français. Il n'existe pas dans les lexiques créoles. Et pourtant il existe. On dit "un" cohée ou "une" cohée, indifféremment, selon le cas. Il y a la Cohée du Lamentin, un Fond Cohée à Saint-Pierre de Martinique, une Cohée de Basse-Terre. Par conséquent, c'est un mot qui varie et qui résiste, ce qui me paraît la caractéristique même de toute poétique dans le monde actuel*».



Édouard Glissant

SOURCE GALLIMARD

Ce qui nous manque

Un autre mot fort présent dans l'ouvrage est «*utopie*», que l'écrivain définit comme «*ce qui nous manque dans le monde*». À ne pas confondre avec le sens qu'a pris le mot au cours des siècles. Il est important en effet pour Glissant de distinguer l'utopie comme système de pensée de l'utopie qui consiste en une avancée de l'imaginaire.

«*L'utopie considérée traditionnellement, précise l'essayiste — si l'on pense à La République de Platon, à La Cité de Dieu de saint Augustin ou à L'Utopia de More —, c'est un système normatif qui tend à donner une excellence, soit à un objet, soit à la nature humaine. L'utopie telle que je la conçois sera un sens aigu d'une poétique de la Relation, tandis que, traditionnellement, l'utopie est une poétique de l'excellence et de la normalité. Dans ce sens nouveau, l'utopie permet d'aller dans l'accumulation jusqu'au bout de la quantité d'éléments qui constituent le Tout-monde. De sorte qu'on essaie qu'il n'en manque aucun. Je dis par exemple qu'en matière de langage, quand une langue meurt, c'est une part de l'imaginaire du monde qui meurt*».

À ceux qui verraient une contradiction entre ce que dit Glissant de la nécessité d'agir dans «*l'inextricable du monde, sans le réduire à [ses] propres pulsions ni intérêts individuels ou collectifs*», et ce qu'il af-

irme sur la nécessité de sauver les «*identités blessées*», celui qui dit croire à l'avenir des petits pays insiste pour affirmer que «*la rencontre, le métissage, la créolisation n'ont pas pour but d'aboutir à une soupe, à une sorte de melting pot qui serait une purée ou une bouillie de toutes les identités et de tous les lieux, mais qu'il y a une nécessité de définir le lieu et l'identité, et tout de suite après une nécessité de l'ouvrir, c'est-à-dire de ne pas s'en tenir à des définitions. Il faut qu'il ait des indépendances et que ces indépendances consentent à des interrelations*».

Créolisation

Il est également question dans ce livre de créolisation, l'un des concepts clés de la poétique de Glissant. Quand je lui demande s'il ne s'agit pas là avant tout d'un processus culturel, dont le meilleur exemple est le jazz américain, et s'il n'y a pas quelque problème à voir la créolisation à l'œuvre dans les domaines du politique et de l'économique, où les résultats sont davantage prévisibles, liés à des enjeux de puissance et de domination, il répond que «*dans les faits, en politique comme en économique, la créolisation joue. Mais la créolisation n'a pas de morale. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est que les phénomènes de créolisation commencent à démanteler ces raidissements de l'identité racine unique. Partout dans le monde*

contemporain où il y a eu des créolisations — je pense à *Beyrouth* ou à *Sarajevo* —, les partisans de l'identité racine unique se sont acharnés pour essayer de les détruire. Il y a un enjeu de la créolisation dans l'économique et le politique».

Tout au long de l'essai, on lit le désir de faire l'inventaire des malheurs de l'humanité et en même temps le désir de résister à une pensée de l'Apocalypse. Peut-on parler alors d'un nouvel humanisme? Cette notion repose sur un système de pensée qui ne plaît pas à l'écrivain, celui-ci préférant parler d'une «*nouvelle approche des humanités*». Optimisme? «*Je suis résolument optimiste*», affirme-t-il, car l'optimisme, c'est «*la confiance faite à l'efficacité des interrelations entre beaucoup de systèmes. Ce n'est pas un humanisme, c'est une poétique*».

Rôle de l'écrivain

Au cours de la conversation, Glissant évoque la figure de Miron, qu'il décrit «*comme un phénomène naturel, comme une espèce d'éruption mais aussi comme une espèce de surgissement tranquille, abondant et rythmé, et qui a vécu son expansion dans l'espace avec passion*».

Quel serait le rôle de l'écrivain et de l'intellectuel aujourd'hui? L'auteur préfère évoquer le rôle de la poésie et de l'art, qui ont la possibilité de changer les imaginaires des humanités. Dans ce domaine, «*la poésie et l'art sont les moteurs décisifs*». Car la poésie «*ne produit pas de l'universel, elle produit des bouleversements qui nous changent*».

Ce nouvel essai de Glissant est une œuvre de résistance devant tout phénomène de prêt-à-penser et l'affirmation des pouvoirs «*innombrables*» de l'imaginaire.

LA COHÉE DU LAMENTIN

POÉTIQUE V

Édouard Glissant

Gallimard

Paris, 2005, 260 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Jacques Brault, essayiste

CHRISTIAN DESMEULES

De *Chemin faisant* (1975) en passant par *La Poussière du chemin* et *O saisons, ô châteaux* (Boréal, 1989 et 1991), jusqu'aux «*rêveries poétiques*» miniatures consacrées à la vie et à l'œuvre de quelques écrivains dans *Au fond du jardin* (Le Noroît, 1996), Jacques Brault s'est livré avec profondeur et sensibilité à une véritable mise à l'épreuve de la littérature.

Une démarche qui cherche à dévoiler le sens obscur et inexplicable des choses, déjà admirablement à l'œuvre à travers son expérience poétique. À la recherche de ce qui nous échappe, du «*presque rien*», des écarts et des voies parallèles, Jacques Brault l'essayiste, montre Frédérique Bernier, auteure d'une savante étude consacrée à cette œuvre sans cloisons, cultive une farouche méfiance à l'égard de l'éloquence et des majuscules d'un discours institutionnel sur la littérature.

Lecteur de connivence, c'est en amateur et en marginal éclairé qu'il revendique sa souveraineté au milieu de ces «*lieux incertains*» qui accueillent l'expérience littéraire. «*Economie de la bricole*», «*parti pris d'inachèvement*» et pauvreté travaillée font le reste.

«*Espace de seuils et d'effacements*».

écrit Frédérique Bernier, les essais de Brault tiennent parole — comme on tient promesse — et rappellent à la littérature la double exigence de recueillement et d'ouverture qui assure le secret de sa voix et la portée de ses traces. Abordant au passage la pratique picturale de Brault (dessin, peinture et gravure), l'auteur y trace aussi un lumineux parallèle avec l'œuvre de peintre et de poète d'Henri Michaux.

Présenté à l'origine en 2002 comme mémoire de maîtrise au département d'études françaises de l'Université de Montréal, *Les Essais de Jacques Brault. De seuils en effacements* déploie l'arsenal critique de circonstances, mais sans omettre le coup d'œil sensible qu'impose elle-même l'œuvre de Brault. Frédérique Bernier prépare actuellement une thèse de doctorat sur Saint-Denis Garneau et Samuel Beckett à l'université McGill. Elle fait également partie du comité de rédaction des cahiers littéraires *Contre-jour*.

LES ESSAIS DE JACQUES BRAULT

DE SEUILS EN EFFACEMENTS

Frédérique Bernier

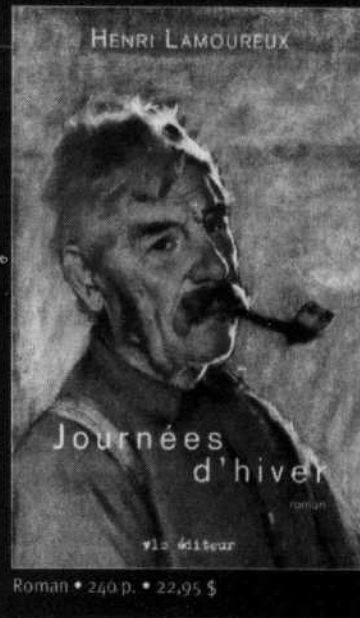
Fides, coll. «Nouvelles études québécoises»

Montréal, 2004, 188 pages



MARC LAJOIE / GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

Jacques Brault au moment où il recevait le prix Athanase-David, en 1986.

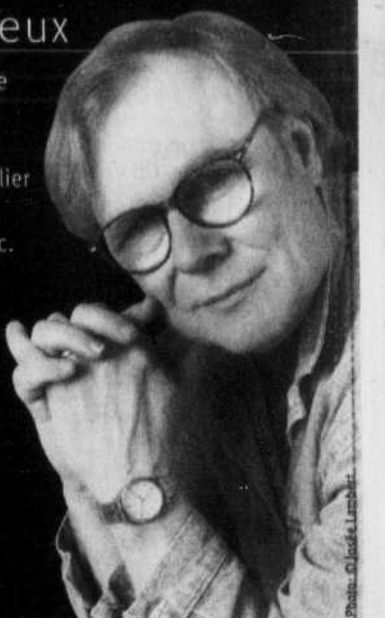


Henri Lamoureux

Un grand-père meurt à l'âge de cent cinq ans. Avec tendresse, sensibilité et humour, son petit-fils relate le destin singulier d'Adélard, qui épouse d'une certaine façon celui du Québec. À travers ses souvenirs de cet homme, le narrateur confronte des époques et des visions du monde différentes. Avec *Journées d'hiver*, roman intergénérationnel, Henri Lamoureux signe son dix-huitième ouvrage.

vib éditeur

www.edvib.com



Au festival MÉTROPOLIS BLEU

Retrouvez les auteurs

des éditions du **Noroît**

Lectures rencontres



Paul Bélanger



Alain Cuerrier



Monique Deland



Denise Desautels



Hélène Dorion



Nadine Ltaif



Elise Turcotte



www.lenoroit.com



www.blue-met-bleu.com

Des petites et grandes réflexions. Pour les petits et les grands!



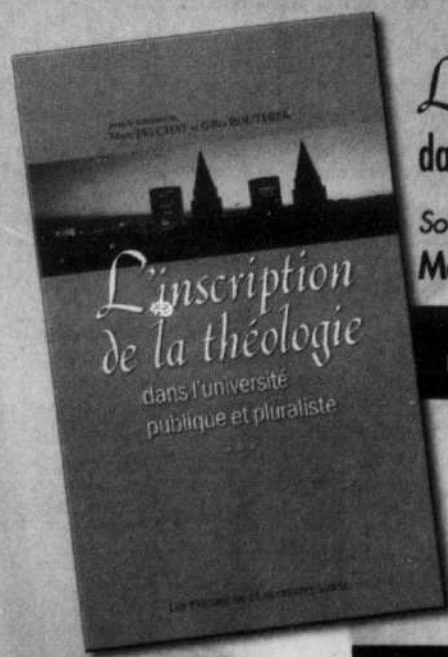
Plouk, le raton laveur qui ne voulait pas laver
Gil Courtemanche
Bruno St-Aubin



Le jour où Zoé zozota
Pierre Pratt

Les 400 coups

Les Presses de l'Université Laval



L'inscription de la théologie dans l'université publique et pluraliste

Sous la direction de Marc Pelchat et Gilles Routhier

161 pages • 20 \$
ISBN 2-7637-8186-1

180 pages • 25 \$
ISBN 2-7637-8140-3

HISTOIRE DU FONDS Gérard-Dion
La Fondation et le Fonds Gérard-Dion : trente-cinq ans d'appui à la recherche en religion

Jean-Paul Rouleau



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

La vie à profusion

La langue virevoltante et jubilatoire de son premier roman, *Osther, le chat criblé d'étoiles* (Québec Amérique, 1990, XYZ, 1999), en avait ébloui plusieurs. Rarement avait-on lu une telle prose du débordement. Après un silence de quinze ans, France Vézina nous entraîne dans l'univers d'une adolescente vibrante et délurée, «coupable d'être intensément vivante, jubilante».

A travers une prose libre et discontinue, la petite voix de Léonie Imbeault, tantôt douloureuse, tantôt joyeuse, se fraye un passage jusqu'à nous et ne nous quitte plus. Le roman d'une grande intensité émotive est un hymne à la délinquance, à la liberté de l'imagination. Un poème sur la vie.

Récit de Léonie

«*Beau temps, mauvais temps, Léonie embrasse les arbres, les chiens, les chats, les vaches, les crapauds, les grenouilles, les couleuvres [...] On la voit souvent courir et sauter les clôtures. À quatre pattes, le nez au ras du sol, suivre une colonne de fourmis ou d'autres petites bêtes. Habillée, couronnée de fleurs des champs et de graquias. Le visage barbouillé de jus de fraises ou de mûres. Le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Un bouquet de fleurs ou une brassée de quenouilles dans les bras. En coup de vent, elle entre dans la maison. Place les fleurs ou les quenouilles dans un vase. Ouvre le frigidaire. Mange et boit pour dix!*»

Ardente Léonie qui n'aspire qu'à vivre les sens grands ouverts, se jeter dans la vie foisonnante. Toujours sur le qui-vive, elle a tout le temps peur d'être découverte, d'être «prise en flagrant délit de joie, d'imagination, d'exploration, d'invention». Léonie aime les mots passionnément, tendrement. Elle se jette dans l'écriture à corps perdu, remplit ses Cahiers de mots qu'elle presse «comme autant de tubes de couleur». Il suffira d'un livre de poésie, les *Chants de Maldoror*, et d'un disque, *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, chanté par Ferré, confisqués par ses parents, Motus et Bouche Cousue, pour que l'existence de Léonie bascule.



Suzanne Giguère

Elle fugue une première fois. Récidive. Un abîme se creuse entre elle et ses parents. «*TU FERAS CE QU'ON TE DIT, POINT FINAL!*» Léonie gartotte ses émotions. Poussée à bout, elle riposte. «*NON!... JE FERAI CE QUE JE VEUX!*» Concassée par la colère de son père, désormais trop à l'étroit dans le monde dans lequel elle vit, l'adolescente s'en créera un à sa mesure, à «sa mesure».

Inquiets de cette enfant trop vibrante, anormale, ses parents l'envoient dans un institut psychiatrique. Léonie refuse d'expliquer au neuropsychiatre qui est le «petit monstre radieux» qui vit à l'intérieur d'elle et qui apparaît dans ses cahiers d'écriture. En dedans de l'enfant il y a de la révolte, «des volts de révolte». Sa tête se remplit de fureur, «elle dévale au fond d'elle-même».

Léonie refuse de marcher au pas des adultes. L'école de réforme pendant trois ans n'y changera rien. «*Plus c'est intenable, plus elle tient bon.*» Libérée, elle n'a qu'un désir. «*Partir, oui! Sans se poser de questions, comme s'envoler dans la vigueur et la vélocité d'un millier d'oiseaux migrateurs.*» Désormais, plus rien n'arrêtera Léonie dans l'affirmation de soi. Elle choisit l'écriture et la vie. La vie et l'écriture. Dans la petite chambre qu'elle a louée, elle écrit un conte merveilleux sur les chevaux, donne libre cours à son imagination. «*Il n'y a qu'une façon d'attraper les mots au vol: c'est de bouger en même temps qu'eux, de voler à leur rencontre.*»

Récit d'Émilie

La narratrice qui raconte l'histoire de Léonie se nomme Émilie Lajoie. Elle fait soudainement irruption dans le déroulement du récit, et raconte sur un mode introspectif sa propre histoire: celle d'une femme effondrée en elle-même après un échec professionnel cuisant. Sans «la petite ouverture que personne n'a réussi à aveugler et par laquelle, aujourd'hui encore, pénètre la lumière des mots, et avec elle, des images pour rêver», Émilie Lajoie aurait crevé de peur, de chagrin, de rage.

Au départ, quand elle commence à écrire *Léonie Imbeault*, les lettres tremblent, s'effritent. Émilie marche à tâtons dans la chambre noire de l'écriture, se donne un mal fou pour tirer Léonie, son personnage fictif, de sa nuit intérieure. Elle refuse de s'identifier à cette enfant de papier, n'en est pas moins bouleversée: «*sa terreur devient la mienne*». Se secoue: «*cette histoire tu dois pouvoir l'écrire sans trop t'émouvoir [...] ne perds pas de vue que c'est un jeu, une histoire inventée*». N'est-ce pas Jean Pierre Girard qui, dans *Le Tremblé du sens* (VLB, 2005), parle du dessaisissement et de l'abandon nécessaires à l'écrivain pour poursuivre une œuvre dont il ne maîtrise pas tous les réseaux de sens?

Après avoir rempli généreusement les trois cents pages que compte son manuscrit, Émilie retrouve enfin cette autre femme, celle qu'elle était auparavant, qu'elle est toujours, «*audacieuse, fougueuse, riieuse, qu'aucune désillusion, aucun malheur au monde, si cruels soient-ils, ne pourront détruire*». L'écriture délie, guérit parfois.

Léonie Imbeault bourdonne de mots tendres et convulsifs, de calembours, de cocasseries et de p'teries de toutes sortes, d'aphorismes et de prouesses narratives.

Il arrive que la romancière s'égare en cours de route et d'écriture, piétine, se répète, tourne en rond dans sa nuit d'encre. Le récit s'étire alors en longueur.

Puis, la romancière dribble de nouveau avec les



France Vézina

mots, crée un sanctuaire d'images poétiques et, dans le temps de la dire, nous redonne de la joie. Bientôt, c'est nous qui avons des ailes.

L'ensemble est fascinant, bouleversant.

LÉONIE IMBEAULT

France Vézina
XYZ, coll. «Romanichels»
Montréal, 2005, 296 pages

POÉSIE

Tête en éclats

THIERRY
BISSONNETTE

«*J'écris ma vision dans les airs // des poèmes tout secs / des bouts de phrases.*» Autant par sa brièveté que par son propos, ce poème est assez représentatif du premier ouvrage de Julie Roy, *Le Vol des esprits*. Suite d'impressions échappées dans l'atmosphère à la façon d'haïkus urbains, ce recueil évolue dans une simplicité où scintille parfois une ironie meurtrière.

Expression de la folie ordinaire, cette dérive en mode mineur évoque non seulement Bukowski mais, plus près de nous, des poètes tels Patrice Desbiens ou Fernand Durepos, dans la recherche d'une extrême condensation du vécu et de la percep-

tion. À rebours de la banalisation où l'individu se disperse chaque jour, ces courts croquis tentent d'ouvrir les petites choses à une grandeur accidentelle, opération où l'écriture ne laissera que des sutures minimes.

S'il y a parfois un peu de paresse dans ces strophes, et si on souhaiterait un effort de composition supplémentaire, il est difficile de ne pas se laisser emporter par leurs fumées spirituelles, nuages où la raison se dissout pour donner lieu à des cristallisations parfois surprenantes. «*Les disciples font le trottoir / dans leur linge de vendeurs; / des poèmes peureux / veulent nous rentrer de force au paradis; / je me découvre dans les yeux fuméliques / des petits garçons détruits*», est-il dit sur un ton à la fois énumératif et fantaisiste.

Alors que cette attention à l'instinct et ce détournement de l'objectivité donnent plusieurs fruits, il est d'autres passages où un développement eût été souhaitable. Par exemple: «*J'attends l'autobus / avec des vieilles / qui portent des t-shirts / Led Zeppelin.*»

Vision minimaliste d'un univers fragmenté, dira-t-on, mais cet esprit en éclats qu'exprime Julie Roy témoigne d'une plume trop aiguisée pour en demeurer là. Souhaitons seulement que cette lutte discrète contre la désillusion se poursuive, même si «*l'éternel demain / s'essouffle*».

LE VOL DES ESPRITS

Julie Roy
L'Hexagone
Montréal, 2005, 76 pages

POLAR

Un flic branché?

MICHEL BÉLAIR

C'est le genre de mec qu'on peut rencontrer au Musée d'art contemporain ou encore à la Société des arts technologiques (SAT). Un curieux. Un homme qui aime les stimulations intellectuelles fortes, la musique conceptuelle et les espaces littéraires intenses. Pourtant, c'est un flic. Autochtone en plus. Non conventionnel, c'est le moins que l'on puisse dire, Benjamin Sioui est inspecteur à la Sûreté du Québec et il enquête sur une série d'atrocités assassinales littéralement mis en scène par un désaxé qui tripe sur le peintre Francis Bacon.

Ce Benjamin Sioui est aussi un homme de son temps; il croque l'ecstasy avec sa Dulcinée quand

il danse à la SAT et il carbure même à la coke quand il n'a pas le temps de dormir en cours d'enquête. Il a des goûts éclectiques, parle de cinéma, de peinture, de la dimension spirituelle de son héritage amérindien ou des courants de pensée qui agitent le siècle. On aura deviné que c'est lui qui raconte cette histoire qui nous entraîne dans un Montréal branché servant à la fois d'écran et de repoussoir à cette intrigue hallucinée.

Il nous la raconte d'ailleurs fort bien. Sur un rythme souvent étonnant, essoufflant même, Sioui sait nous faire vivre les moments forts de l'intrigue: plus l'action se resserre, plus l'écriture du roman se densifie en prenant paradoxalement la forme de longues phrases rythmées où les

sons et les respirations servent en quelque sorte de ponctuation à l'ensemble. La technique est efficace et, malgré quelques scories ici et là — des mots mal choisis, des orthographes suspectes qui ne colorent le sens en rien, quelques raccourcis un peu douteux —, on ne peut que constater le talent brut de l'auteur, Benoît Bouthillette, qui en est à son premier roman. Baveux tout juste ce qu'il faut, son héros nous entraîne dans une quête de repères débordant largement le cadre de l'intrigue. Un auteur à suivre.

LA TRACE DE L'ESCARGOT

Benoît Bouthillette
Les Éditions JCL
Chicoutimi, 2005, 364 pages

BÉDÉ

Le blasphème à l'heure de l'Europe élargie

Le bédéiste autrichien Gerhard Haderer risque la prison en Grèce pour sa bande dessinée *The Life of Jesus (La Vie de Jésus)*, qui porte un regard satirique et humoristique sur l'existence du

Christ. En janvier dernier, l'auteur a été convoqué en cour de justice à Athènes, où on l'accuse de blasphème pour avoir dépeint Jésus comme un surfeur poteux, comparse de beuverie de Jimi Hendrix. Le bédéiste risque une peine de six mois d'emprisonnement qui pourrait s'étendre à deux ans s'il perd son jugement en appel le mois prochain.

Il s'agit du premier ouvrage frappé d'interdit en Grèce en 20 ans. Gerhard Haderer devient

ainsi le premier artiste à tomber dans les filets du nouveau système de mandat d'arrestation en Europe, effectif depuis 2002. Des écrivains réputés de Vienne ont lancé une campagne cette semaine pour dénoncer cet accroissement à la liberté d'expression artistique. Une pétition signée par 1000 artistes sera acheminée à l'Union européenne d'ici deux semaines.

Le Devoir

L'ŒUVRE DE JUAN GARCÍA N'A FAIT JUSQU'À AUJOURD'HUI L'OBJET D'AUCUN ESSAI CRITIQUE. ON DIRA FACILEMENT, POUR EXPLIQUER CE PARCOURS D'ÉTOILE FILANTE DANS LE CIEL DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE, QUE L'ŒUVRE DE GARCÍA, ÉCRITE LE PLUS SOUVENT EN ALEXANDRINS, S'EST SITUÉE À CONTRE-COURANT DU FORMALISME CONTEMPORAIN ET A DE PLUS REVÊTU UN NOMBRE DE LECTEURS PAR LA MENTION EXPLICITE DE DIEU ET DU RÉFÉRENT RELIGIEUX.

COLLOQUE
JUAN GARCÍA

SALLE D'AVEUIL DU GESÙ - 1200 BLEUVY, MONTRÉAL - 1^{er} AVRIL 2005
Pour plus de renseignements : Tél. : (514) 343.7369 - Fax : (514) 343.2256 - crilco@umontreal.ca

Organisation : Isabelle Miron et Pierre Nepveu, avec la collaboration du CRILCO.
Collaborateurs : Guillaume Asselin, Frédérique Bernier, Jacques Brault, André Brochu, François Dumont, Vincent-Charles Lambert, Gilles Marcotte, Isabelle Miron, Pierre Nepveu
Direction : Isabelle Miron, lectrice d'échange à l'Université de Bologne et chercheuse autonome affiliée au CRILCO.

CRILCO

Olivieri
librairie • bistro

Librairie francophone
du festival

Venez nous rencontrer au
Festival littéraire
international
de Montréal
Métropolis Bleu
du mercredi 30 mars
au dimanche 3 avril.

7^e édition
Dialogue sans frontières /
Can we Talk?

www.blue.met.bleu.com

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Éloge de la fuite

Sparadrapp échappe à l'implacable noirceur qu'aurait pu imposer son thème

MARIE LABRECQUE

«*La mort est un événement noble. Le devient-il moins si on le choisit?*» Par sa détermination à en finir, la narratrice de *Sparadrapp* pose la question de la légitimité de son désir de mourir. Le suicide — le «*seul problème philosophique vraiment sérieux*», affirmait Camus — peut-il être l'expression d'un choix lucidement consenti ou relève-t-il fatalement d'un problème médical?

Depuis sa prime jeunesse — elle avait 18 mois la première fois —, la protagoniste du court ro-

man de Marie-Chantale Gariépy multiplie les tentatives de suicide, toujours contrecarrées par la malchance ou l'ingérence d'autrui.

Il faut dire que la vie a peu gâté Fugue Malrot (!), née dans la blanchisserie d'une prison, abandonnée sous une pile de couvertures. «*Je l'avais souillée puis tuée, ma propre mère, mon assassin, elle venait de semer en moi la graine de mort qui n'a, depuis, cessé de germer.*»

D'orphelins en familles d'accueil, l'existence de cette étrangère au monde se lit comme une suite d'internements. La voilà, pour finir, ligotée dans un étrange institut psychiatrique, où l'a conduite sa

dernière tentative d'évasion de la vie. Et où un psychiatre ampoulé s'emploie maladroitement à la sauver d'elle-même, contre son gré.

Grâce à une narration parfois teintée d'une certaine ironie détachée, *Sparadrapp* échappe à l'implacable noirceur qu'aurait pu imposer son thème. Pas toujours maîtrisée, l'intrigue conserve un peu de son mystère, nous lançant parfois sur des pistes inabouties. Reste qu'à coups de courts chapitres, d'une écriture inégale mais de qualité, la jeune auteure parvient à nous garder dans son univers jusqu'à la fin.

SPARADRAPP

Marie-Chantale Gariépy
Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2005, 143 pages

INVITATION

Lancement des Éditions du Vermillon
dans le cadre du
Festival littéraire international de Montréal
Métropolis bleu
Vendredi 1^{er} avril 2005, à 19 h 30
Hôtel Hyatt Regency Montréal
1255, rue Jeanne-Mance, salle Mont-Royal, niveau 6

PARIS - SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL
Roman jeunesse de Jean-Louis Grosmaire
Dialogue sans frontières / Can we talk?

VIVRE AVEC DES SANS-ABRI. LES ITINÉRANTS DE L'OUTAOUAIS ET JEAN-LOUIS MORIN
Récit documentaire de Pierrot Lambert et Simone Saumur-Lambert
Dialogue sans frontières / Can we talk?

LA VIE, SENS UNIQUE
Roman de Jean-François Somain
Dialogue sans frontières / Can we talk?

* Entrée libre *

Les Éditions du Vermillon
leseditionsduvermillon@rogers.ca
(613) 241-4032

La BOUQUINERIE

Achète à la librairie et à domicile, des disques compacts, bandes dessinées et livres de qualité.
Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, jazz et d'avant-garde.

Achat • Vente

4075, rue Saint-Denis, Angle Duluth
288-5567

799, Mont-Royal Est
Angle St-Hubert • Metro Mont-Royal
523-5628

LITTÉRATURE

Pères et fils

La littérature américaine se fait une spécialité de lancer et de consommer en fanfare les jeunes hommes talentueux. Habituellement beaux gosses, pas toujours homosexuels, ils arrivent à la littérature en vous balançant une brique de 600 pages et plus par la tête, ou un recueil de nouvelles du genre «inclassable et génial» où se côtoient sensibilité neuve, regard lucide et prose à laser, habiles à déconstruire les contradictions de cette société qui n'arrive plus vraiment à nous étonner avec sa démocratie suspendue au tube d'alimentation d'une condamnée cérébrale.

Au fil des ans se sont pointés les David Payne, Franzen, Gutersen, Brady Udall et autres Mark Z. Danielewski salués par les critiques et collègues à la recherche d'un nouveau *Monde selon Garp*, mais prêts à se contenter du prochain Thomas Pynchon.

Dernière en date de ces têtes d'affiche, Adam Haslett, «une perle rare: un jeune écrivain d'une incroyable maturité, au regard neuf et féroce intelligent», dit Jonathan Franzen (le rôle de ces météores des lettres consistant aussi, au bout de quelques années, à s'inciner à leur tour devant le dernier

modèle d'étoile filante apparu dans leur sillage).

Dans la première des huit histoires que compte ce premier recueil de nouvelles, Haslett introduit rapidement la thématique homosexuelle, mais pour aussitôt nous indiquer qu'il n'a pas l'intention d'en faire tout un drame: «Il est tout de suite évident pour moi que mon fils est gay et nique ce quidam aux lunettes apparemment coûteuses. Il y avait plein de gars comme eux dans l'armée et j'ai vite appris qu'ils pouvaient avoir n'importe quel aspect, pas seulement le genre tapette que tout le monde s'attend à voir. Néanmoins, je suis brièvement surpris et déçu que mon fils de vingt-neuf ans n'ait jamais jugé bon de me confier qu'il était pédé — soit dit sans malice...»



Louis Hamelin

Joyeusement délinquant
Dans cette histoire, c'est le narrateur, superbe personnage d'inventeur en phase obsessionnelle et de père maniaco-dépressif en plein high, qui peut être considéré comme anormal et joyeusement délinquant, bref, comme le «malade».

Notes pour mon autobiographie est un texte particulièrement jousif à travers lequel Haslett lance une interrogation que la conclusion de l'histoire, dans sa troublante et

enlevante beauté, aura l'intelligence de ne pas résoudre: la folie serait-elle vivable?

Réponse du père: «Je déteste les toubib et je ne me suis jamais joint à un groupe d'entraide. [...] L'institution psychiatrique ira se faire foutre sur une colline chauve sous la pluie avant que je touche à leurs remèdes de charlatan ou écoute les bavardages terre à terre de types moitié plus jeunes que moi.» Mais si cette «folie» du père, tout ce formidable gaspillage d'optimisme et d'énergies, n'était au fond qu'une autre forme de l'élan vital qui donne lieu au monde contemporain? C'est du moins ce que la fin pourrait nous suggérer: «J'ai toujours vu dans cette profusion de lumières dans les villes américaines une raison d'espérer, un signe de confiance intacte, un encouragement. Au loin, la jetée scintillante avance dans la sombre immensité de l'océan comme un navire en feu lancé dans la nuit.»

Sens de l'image

Les autres nouvelles ne sont pas toutes aussi prenantes, mais Haslett possède un sens de l'image apte à résumer des émotions et des situations complexes qui fait que, presque toujours, ce qu'il raconte devient par la seule force de l'écriture intéressant. On attendait bien sûr l'inévitable personnage atteint du sida, et on y aura droit, comme aux séances de baise dans

le parc où le malade, entre deux rencontres à couper le souffle, se réfugie sur un banc pour écrire des lettres à son père décédé. Mais ici encore le destin choisi paraît singulier puisque, foin des merveilles de la science et des lumières de la trithérapie, le futur moribond préfère s'enfermer dans son appartement pour retrouver plus vite le Père absent.

Parlant d'absence, j'oserais ajouter que celle de Dieu, dans ce livre, me rassure quelque peu sur la santé morale de la littérature américaine. Vouée au libre jeu de l'esprit, la fiction s'accommode plutôt mal de faux préteurs déguisés, en hommes de lettres. On pourra faire observer que Haslett ne tire un trait sur la religion que pour mieux introduire l'éternelle question du Père, et c'est vrai. Mais ce faisant, il attire aussi notre attention sur cette autre quête désespérée de la civilisation américaine actuelle: la recherche de la santé mentale. Les quelques cinglés sympathiques qui peuplent ce livre font peut-être partie du remède.

VOUS N'ÊTES PAS SEUL ICI

Adam Haslett
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Pierre Aoustin
Éditions de l'Olivier
Paris, 2005, 255 pages

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Des pans d'autobiographie

GUYLAINE MASSOUTRE

De l'Antiquité à nos jours, le retour sur soi a donné matière à une riche littérature profane, philosophique ou religieuse. Toutes ses formes n'ont pas le journal intime pour support. Le foisonnement de l'écriture à la première personne touche aussi bien l'invention de soi que le récit rétrospectif, l'identité que la personnalité, le temps retrouvé que le désir d'être.

Nombreuses sont les romancières à s'adonner, un jour ou l'autre, à ce type de création. Cela commence par la lecture de romans puis, un jour, la lectrice veut vivre sa vie. Nuala O'Faolain, romancière irlandaise dont l'œuvre est en cours de traduction française, explique dans une autobiographie exemplaire comment la lectrice vibrante est sortie des livres dans la vie.

Ce rendez-vous inévitable ferme une curieuse boucle entre l'avenir et le passé. Peu de pourquoi s'y trouvent, mais des quand et des comment vivre hors des livres. Un seul constat: lire et assumer sa subjectivité, n'est-ce pas la même affaire?

C'est à cet exercice que se livrent Colette Fellous, née juive en Tunisie en 1950, et Marie Ndiaye, née en France d'un père sénégalais en 1967. À ces deux écritures de romancières dans un genre apparenté, un double lien: Fellous édite Ndiaye dans une jolie collection,

«Trait et portraits» (elle l'a inaugurée en 2004 avec *L'Africain*, de Le Clézio). Et les deux ouvrages sont illustrés de photographies.

Ce qui n'a pas de nom

Original, *Autoportrait en vert*, de Ndiaye, surprend. Lauréate du Médicis en 2001 pour *Rosie Carpe*, elle reprend ici le récit des relations difficiles entre une mère et ses enfants, celle-ci étant le contraire de ce qu'on attend d'une mère: égoïste, absente, inadéquate pour l'enfant. Le père n'échappe pas à l'évaluation d'un triste bilan, sur un arrière-fond social désespérant.

Dans cet autoportrait, elle a pris le parti de l'imaginaire, confinant à la folie. Hallucinée, rêveuse, distraite, la narratrice se promène avec les cinq enfants que Ndiaye a dans la vie. Ils partagent une obsession inouïe de romancière: qui est la femme en vert qu'elle croise sous différents visages? Sa mère, sa belle-mère, son amie...

L'ouvrage explose de fantaisie. On y découvre la surprenante condition d'une femme métis, africaine dans sa fratrie et sa lignée, mais pas dans son éducation. Désormais, impossible d'imaginer sans comprendre l'ethnologie complexe du croisement des peuples, tels qu'il a poussé en sol français sur une génération. Le choc des valeurs — surtout en ce qui concerne la polygamie africaine et les ribambelles d'enfants — donne une saveur sans égale à l'humour, à la ten-

dresse et aux colères de Ndiaye.

Son imagination compense l'absence de repères et de modèles; elle investit les vides, créant ainsi des territoires culturels neufs à partager. La Gironde, par exemple, devient à son tour une femme en vert, grosse de ses inondations, tandis que la mère française est rejetée, intouchable, décevante, vaincue. Les figures littéraires ainsi créées constituent une famille trépidante. Une famille de secours. Inventée, mais générant un réel généreux au quotidien.

La fracture

Aujourd'hui, Fellous continue une œuvre solidement établie, lancée par les encouragements de Roland Barthes durant son séminaire. Elle y noue les liens impossibles et irréels entre la Tunisie et la France, devenue sa terre d'adoption après un violent accroc au bonheur.

À partir du présent, Fellous découpe une ribambelle de souvenirs dans les plis de sa mémoire. Aujourd'hui elle poursuit *Avenue de France*, qui s'arrêtait à 1967. Le choc de la guerre d'Irak refait surgir celui de la fuite de Tunis, le 5 juin 1967, date de la guerre des Six Jours. D'autres moments violents de son histoire lui font écho. Une géographie affective et furtive se construit ainsi.

Respirer, c'est sortir de l'émotion par une langue riche et précise. Le regard d'une femme dans le miroir, le souvenir d'un rire, un regard

fixe, bref un détail du paysage urbain suffit à provoquer le témoignage sur soi et sur les autres. Introspection et détachement, dédoublement et conscience, le jeu de l'écriture au je est un mouvement qui permet d'échapper au destin, au mystère, à l'inconnu de la vie.

Quoique dans la distance, Fellous se dévoile plus avant. Ce livre, c'est elle, mais aussi ceux que l'histoire a bousculés. De cette maison, ce lundi 1967, la fille de 17 ans aperçoit un homme qui lui fait le signe de l'égorger. En envahissant les territoires palestiniens, Israël fait d'elle une étrangère en son pays; son lien devient abstrait, malgré les marques sensorielles. C'est la fin d'une harmonie, d'une ouverture au monde, dans les pays arabes qui se replient.

O'Faolain a raison. Le point tournant, pour un écrivain, consiste à sortir du mutisme après la lecture. Avec leurs belles images, Ndiaye et Fellous illustrent les glissements du territoire muet à la maturité assumée. Elles trouvent des mots simples, mais peu ordinaires, pour dire la vie consentie.

AUJOURD'HUI

Colette Fellous
NRF Gallimard
Paris, 2005, 136 pages

AUTO PORTRAIT EN VERT

Marie Ndiaye
Mercure de France
Paris, 2005, 97 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'Émile de McComber

CHRISTIAN DESMEULES

Pour son second roman, après un prometteur *Antarctique* (Triptyque, 2002), Eric McComber commence par plonger dans l'univers concentrationnaire de l'enfance et du Montréal-Nord des années soixante-dix.

Né en banlieue de Montréal de parents psychothérapeutes — une ex-infirmière et un prêtre détroqué —, Émile Duncan a eu une enfance protégée et sensible. La ronde des «dérissés anonymes» défille depuis toujours chez «Papa le bien-pensant et maman la sauveuse». Dans ce curieux roman d'apprentissage, un voisin fou tire sur les morveux du quartier avec un tromblon chargé au gros sel, les jeunes jouent au hockey dans la rue, au Bright Light ou au GI Joe dans le sous-sol. Des bandes de matamores qui n'ont rien à envier aux frères Hilton terrorisent tout ce qui bouge.

C'était une autre époque. Celle d'avant le tagage, d'avant les récréations surveillées. Un temps où on se battait encore à coup de mottes de glace en hiver, où les plus jeunes se faisaient tabasser dans la cour d'école simplement parce qu'ils étaient plus jeunes et qu'ils se trouvaient dans la cour d'école. Une époque où on saignait du nez après s'être fait déchirer des vêtements dégriffés — sans que jamais personne ne reçoive de mise en demeure.

Émile encaisse, ravale, se défille, jusqu'au jour où tout change, où l'un des voyous du quartier s'en prend pour la deuxième fois en deux semaines à son petit frère: «Je ne sais pas ce qui me prend. J'ai tout enduré pendant dix ans. J'ai promis mille fois à maman d'être une bonne fille rangée et polie comme sa fille de mère, de toujours tendre l'autre joue. J'ai promis mille fois à papa d'être pleutre et mou comme son propre père, de perpétuer la soumission des mâles bêtas franco-conquis de la Belle Province, de me laisser éternellement enculer en silence.»

Plus tard, à coups de muscles et de cris, ce sera la polyvalente, les amis, la musique, la littérature, le journal étudiant, les premières filles, l'abandon du cégep et le premier appartement. Rejeté par le

système des prêts et bourses, refusé par l'Aide sociale, il se voit offrir par un fonctionnaire ce conseil éclairé pour pouvoir poursuivre son éducation: «De best, ça s'ra que vous traîneriez vos parents en cour. Vous sariez sir de gigner.»

Résigné mais satisfait, Émile devient batteur pour un groupe rock qui a obtenu le poste de *houseband* dans un bar du Plateau Mont-Royal — dont le propriétaire invisible est affectueusement surnommé «Gros Câlisse». Filles faciles, musique forte, bière à volonté — «All you can vomit.» A un ami qui lui suggère de ne pas boire autant s'il veut devenir un grand joueur de baby-foot: «Bien-Aimé, kess tu veux kss m'câlisse? Kessé que châlisserais icitte si stait pas pour me saouler la yeule, man.»

Au moyen d'un style télégraphique et de dialogues épiques ou vulgaires, retranscrits au son façon «texto» (une langue qui semble encore hésiter entre l'audace réelle et le laisser-aller), le narrateur de McComber empile les descriptions et les souvenirs de racles, de broches et de baïes. De lendemains de veille fétides en amours avortées, on suit Émile dans sa vadrouille existentielle. Avec au passage quelques chapitres plus audacieux, comme ce délirant (discours d'un certain Jean Loup sur les femmes... Du bruit, des fureurs, un peu d'errance dévergondée.

Mais plus le roman avance et plus la force de frappe s'étiole. Violence, vulgarité, poésie de la racure. On rit parfois, on s'ennuie souvent, puis on se lasse. On se lasse de ce style lourd, où la transcription phonétique d'un certain langage parlé oublié de dire quelque chose et d'aller quelque part. On se lasse de ces contes décousus d'une folie très ordinaire, qui flirtent trop souvent avec le néant. Quel sens donner à cette accumulation d'images et de sons? Où est la transcendance? On a l'impression, par moments, d'avoir affaire à un narrateur absent qui nous fait visiter une maison vide.

LA MORT AU CORPS

Eric McComber
Triptyque
Montréal, 2005, 302 pages



DANS LE CADRE DU FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL METROPOLIS BLEU, LES ÉDITIONS L'INTERLIGNE ONT LE PLAISIR DE VOUS CONVIER AU LANCEMENT DE

Quand la lune s'en mêle... (roman jeunesse)
DE MARGUERITE FRADETTE

Pour ce qui reste de la beauté du monde (poésie)
DE PIERRE RAPHAËL PELLETIER

L'empire des rôdeurs (nouvelles)
DE PAUL SAVOIE

Vendredi 1^{er} avril 2005
de 18h à 19h

À la salle Mont-Royal
Hyatt Regency Montréal
1255 Jeanne-Mance
Montréal

www.interligne.ca

Festival littéraire international de Montréal
Metropolis bleu
Du 30 mars au 3 avril 2005
www.blue-met-bleu.com

Pour plus de renseignements : (613) 748-0850 POSTE 2

Romanichels

XYZ éditeur

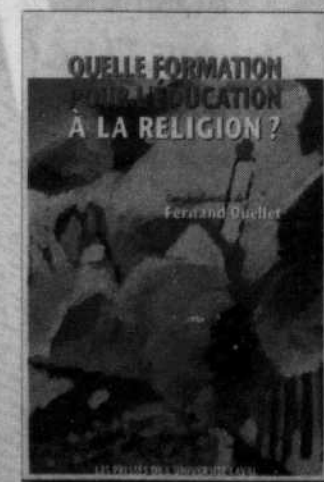
Arrielle a tué sa mère. C'était sa volonté, clame-t-elle. Un roman sur la fusion mère-fille qui flirte avec l'inconscient.

Véronique Marcotte
Les revolvers sont des choses qui arrivent
roman
128 p. • 18 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-25-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Les Presses de l'Université Laval

QUELLE FORMATION POUR L'ÉDUCATION À LA RELIGION ?



Sous la direction de
Fernand Ouellet

308 pages • 30 \$
ISBN 2-7637-8211-6

L'un des plus grands défis éducatifs de notre époque : comment apprendre à vivre avec des personnes et des groupes dont les convictions et les valeurs religieuses ou séculières sont très différentes de celles que nous partageons? Quelle doit être alors la nature de l'éducation à la religion dans une école laïque, marquée par la diversité des options sur les plans moral et religieux, et quelle doit être la formation des enseignants pour faire face à une telle tâche?

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lude.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

sous la direction de
Louise Grenier et Suzanne Tremblay

Le projet d'Antigone

Parcours vers la mort d'une fille d'Édipe



174 pages, 23 dollars

COLLABORATEURS

Janick Auberger, Dario De Facendis, Gaëlle Fiasse,
Louise Grenier, Marie Claire Lanctôt Bélanger,
Isabelle Lasvergnes, Georges Leroux, André Lussier,
Patrick Mahony, Lorraine Pinal, Suzanne Tremblay

ESSAIS

L'indicible Auschwitz

ULYSSE BERGERON

«Le trou noir d'Auschwitz» aura finalement poursuivi l'écrivain italien Primo Lévi jusqu'à ce jour fatidique de janvier 1987 où il se jeta dans la cage d'escalier de son immeuble turinois. Une fin clairement insensée pour ce chimiste de formation qui avait surmonté l'épreuve des camps de concentration nazis et qui avait démontré, au cours de sa vie et dans ses écrits mêmes, une évidente rage de vivre.

A l'occasion du soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz, les Éditions Robert Laffont ont cru nécessaire, à juste titre, de rassembler en un volume deux récits, trois romans et plusieurs entretiens avec ce juif qui se définissait encore, tout juste quelques mois avant de mourir, comme «un homme normal, doué d'une bonne mémoire, qui a été pris dans un tourbillon de l'histoire [...] et qui conserve depuis une certaine curiosité pour les tourbillons, grands et petits, métaphoriques et matériels».

S'abandonner aux écrits de Primo Lévi, c'est franchir le seuil d'une porte donnant accès à l'indicible univers d'Auschwitz; c'est s'offrir une autopsie psychosociologique lucide d'humains déshumanisés. Des êtres qui sont, comme l'écrit le mémorialiste, «paradoxalement unis par une même désolation intérieure». On y confronte donc la très regrettable réalité d'un système trop logique, dénué de cohérence, où l'humain est réduit à l'esclavage et à un numéro tatoué sur le bras. Comme Lévi le rappelle, les bourreaux et les victimes qu'il décrit «ne sont pas des hommes. Leur humanité est morte».



B. FISHMAN-CORBIS-BETTMAN / REUTERS
Des survivants du camp de concentration d'Auschwitz lors de sa libération par les forces alliées en janvier 1945.

Toutefois, dans les souvenirs de ses abominations se dessine un optimisme, affaibli, certes, mais ô combien indispensable. «Nous découvrons tous tôt ou tard dans la vie que le bonheur parfait n'existe pas, mais bien peu sont ceux qui s'arrêtent à cette considération inverse qu'il n'y a pas non plus de malheur absolu», souligne-t-il dans son premier livre, *Si c'est un homme* (1947). Il ajoute quelques pages plus loin que «la conviction que la vie a un but est profondément ancrée dans chaque fibre de l'homme, elle tient à la nature humaine».

Ses livres nous ramènent à ce «plus jamais» qui revient en

boucle depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mais qui semble avoir incontestablement de la difficulté à s'actualiser à certaines situations qui se déroulent présentement. Ce retour aux ouvrages de Lévi nous ramène à l'ordre, à l'essentiel, à cet instinct primaire de révolte à l'égard de l'inhumain. Car si l'écrivain italien a su décrire avec une telle finesse l'enfer, ce n'est certainement pas pour que celui-ci se reproduise.

Description et témoignages
Le sombre portrait d'Auschwitz que brosse, pour sa part, le directeur des programmes historiques

de la BBC, Laurence Rees, ne peut faire autrement que de s'arrêter à la répugnance qu'inspire cette période. En recueillant une centaine d'entretiens, l'auteur retrace la naissance, l'évolution et le déclin de ce qu'il qualifie avec raison de «machine à tuer». Une triste description de l'avilissement du genre humain ainsi que du viol et de l'agonie du peuple juif.

Si cet ouvrage a la force d'introduire le lecteur au mécanisme des camps de la mort nazis et de leur «solution finale», celui-ci s'inscrit malheureusement dans la lignée des milliers d'ouvrages sur la Shoah déjà existants qui remplissent les bibliothèques. Par ailleurs, on ne peut qu'être d'accord avec Rees lorsque celui-ci écrit: «Suivant les estimations, 1 300 000 personnes furent acheminées à Auschwitz, et 1 100 000 y sont mortes. [...] Il ne faut jamais oublier que 90 % de ceux qui ont perdu la vie à Auschwitz sont morts pour le seul «crime», aux yeux des nazis, d'être nés juifs. [...] Le fait est là, affreux, inerte. [...] Il a valeur d'avertissement pour nous et pour ceux qui viendront après nous.»

PRIMO LÉVI
Primo Lévi
Éditions Robert Laffont
Paris, 2005, 1133 pages

AUSCHWITZ: LES NAZIS ET LA «SOLUTION FINALE»
Laurence Rees
Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat
Albin Michel
Paris, 2005, 397 pages

Les mensonges du capitalisme selon John K. Galbraith

SERGE TRUFFAUT

Avec John M. Keynes, Milton Friedman et Joseph A. Schumpeter, John K. Galbraith est membre du club sélect des grands penseurs de l'économie du XX^e siècle. Conseiller de John Kennedy, Prix Nobel, cet homme né en Ontario en 1908 partage plus d'affinités intellectuelles avec un Keynes qu'avec un Friedman. Autrement dit, il a une fibre sociale plus appuyée ou prononcée que les théoriciens du libéralisme.

Depuis peu, Galbraith propose un court essai au titre délibérément provocateur: *Les Mensonges de l'économie*. On insistera d'em-

blée sur un point: l'auteur conjugue le mensonge au pluriel. Plus précisément, il en décline une bonne douzaine.

Dans son introduction, Galbraith explique que le but de son propos consiste avant tout à détailler comment et pourquoi les acteurs influents de la sphère économique conçoivent et communiquent des exposés qui n'ont aucun ancrage dans la réalité du monde. «Cet essai se propose de montrer comment, sur la base des pressions financières et politiques et des modes du moment, la théorie et les systèmes économiques et politiques en général cultivent leur propre version de la vérité.»

Dans la hiérarchie des men-

songes, on retrouve tout en haut de la liste une fraude linguistique. Celle qui a consisté à rebaptiser le système d'un terme qui a permis de gommer ou cacher la brutalité de faits inhérents au capitalisme. Avant on employait fréquemment le terme capitalisme. Aujourd'hui, on parle d'économie de marché.

«Le choix d'économie de marché pour remplacer avantageusement capitalisme n'est qu'un voile d'absurdité trompeur jeté sur la réalité profonde de l'entreprise: le pouvoir du producteur, qui influence et même dirige la demande du consommateur. Mais cela ne se dit pas [...] Conclusion: aucun individu, aucune entreprise ne domine. Avec cette expression aucun pouvoir ne transparait [...] Il n'y a que le marché impersonnel. C'est une escroquerie. Pas tout à fait innocente [...] Répétons-le: l'expression

économie de marché est creuse, fausse, insipide et mièvre.»

La culture du mensonge inscrite dans l'origine même de cette science humaine s'est évidemment répandue au ras des pâquerettes. Dans le chapitre consacré au monde de la finance, Galbraith explique comment et à quelles fins — qu'on devine avaricieuses — les tartuffes de l'informatique ont créé une bulle — la Silicon Valley — qui a éclaté avec les dégâts que l'on sait.

Conclusion? Toute personne qui estime que s'informer est un devoir devrait lire et méditer cet essai.

LES MENSONGES DE L'ÉCONOMIE
J. K. Galbraith
Éditions Grasset
Paris, 2005, 91 pages

La vie au temps du comprimé

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

«Il n'est point entré dans le plan de la Création que l'homme soit heureux», a écrit Freud. Possible, mais la société occidentale, elle, s'astreint à semer le doute dans les esprits en faisant du bonheur sa quête fondamentale. A ceux à qui cette félicité persiste à glisser entre les doigts, elle propose même un bonheur «orthopédique», celui du comprimé. Une «manière de n'y être pour rien ni personne» qui «ouvre sur un Ground Zero éthique», dénonce avec fièvre le philosophe Christian Saint-Germain.

Dans *Paxil® Blues*, ce professeur spécialisé en éthique appliquée à l'Université du Québec à Montréal capte ainsi les émois aseptisés d'une communauté sous influence qui a donné naissance à ses premiers «junkies hygiéniques». Dans son essai pour le moins acidulé, Christian Saint-Germain n'hésite pas à flirter avec le pamphlet, assénant alors de durs coups à une industrie en pleine expansion. Mais ses coups de griffes ont bien du mal à ne serait-ce qu'égratigner les promesses lisses et sans nuages des antidépresseurs.

En effet, les Paxil, Prozac, Zoloft et autres Effexor ne se contentent pas de guérir un mal, ils font aussi miroiter une véritable lifting de l'estime de soi. La machine est déjà remarquablement bien huilée. Pour panique, achat compulsif, dépression ou troubles bipolaires, les petits et grands bobos de l'âme sont tous égaux dans l'œil des publicitaires. Quitte même à inventer des pathologies, souligne le professeur, qui cite à cet effet le «trouble d'angoisse sociale», ou SAD, un malaise sorti tout droit des laboratoires de Cohn & Wolfe dans le but de créer une niche à son Zoloft.

sont grandes, mais il ne guérit pas, rappelle M. Saint-Germain. Le philosophe s'inquiète d'autant plus des conséquences d'un tel mensonge que l'emprise de la pilule s'étend rapidement auprès de certaines catégories d'individus qui pourraient trouver autrement ou ailleurs le remède à leurs maux.

Les conséquences d'un tel laxisme seront énormes, croit-il. «Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'absurdité de l'existence, qui paraissait l'apanage d'une classe de philosophes oisifs, devient le sentiment non immédiatement douloureux du plus grand nombre.» Résultat: à moins d'un électrochoc, l'être humain se dirige tout droit vers un mur.

Écrit par «petites bouffées d'écriture, d'une bonne humeur chimiquement entretenue», cet essai montre bien peu de foi en l'être humain. Car c'est avant tout à un formidable coup de gueule que nous invite le philosophe, qui, il faut l'avouer, ne s'embarasse guère d'apporter des arguments scientifiques ou épistémologiques en appui à ses sautes d'humeur. Voilà un bien vilain défaut que sa verve et son énergie ne compensent qu'en partie seulement.

Miroir d'une soumission au quotidien, *Paxil® Blues* se lit d'une traite, à jeun ou sous influence, toujours avec plaisir. Mais son effet reste avant tout plus esthétique qu'abrasif, la beauté presque lyrique de ses envolées ne cachant pas une certaine vacuité dans le contenu. Partagé entre son amour immodéré pour le «fabuleux objet qu'est le comprimé» et sa condamnation sans appel de «l'usage généralisé de cet artifice de soi», Christian Saint-Germain suscite néanmoins une véritable prise de conscience qui vaut bien quelques désenchantements.

PAXIL® BLUES
ANTIDÉPRESSEURS: LA SOCIÉTÉ SOUS INFLUENCE
Christian Saint-Germain
Boréal
Montréal, 2005, 163 pages



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Le bonheur par les pilules...

Pour des heures d'enchantement...

26 objets en quête d'auteurs

Un complément indispensable à l'exposition actuellement en cours au Musée de la civilisation. Des textes signés par 26 auteurs dont Arlette Cousture, Sergio Kokis, Pierre Morency, Louise Portal, Michel Tremblay...

112 pages en quadrichromie • 19,95 \$

L'usage des sens

Roland Bourneuf

Une prose remarquable accompagnée de cinq tableaux en quadrichromie de l'auteur.

Coll. «Le lire» • 104 pages • 19,95 \$

FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL METROPOLIS BLEU

7^e ÉDITION
30 MARS - 3 AVRIL 2005

DIALOGUE SANS FRONTIÈRES
CAN WE TALK?

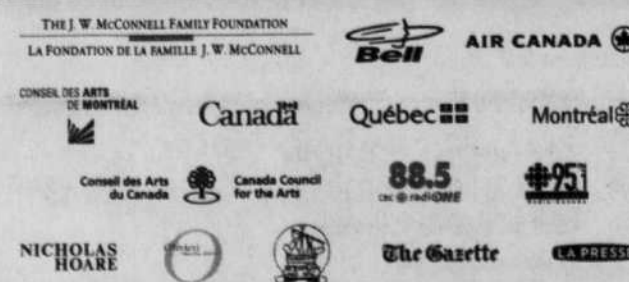
PLUS DE 120 ÉVÉNEMENTS
PLUS DE 200 PARTICIPANTS

Carlos Fuentes

Russell Banks, Nelly Arcan
David Suzuki, Antonine Maillet
Kim Deitch, Ibi Kaslik
Marie-Claire Blais, Alain Robbe-Grillet
Frankétienne, Antonio Skármeta
Adonis, Melissa Auf Der Maur

HYATT REGENCY MONTRÉAL
1255, JEANNE-MANCE
Place-des-Arts
Info : (514) 937-BLEU

www.blue-met-bleu.com



Osez lire

Jocelyne Robert

Le sexe en mal d'amour

De la révolution sexuelle à la régression érotique

Jocelyne Robert nous propose de nous affranchir du pénible modèle sexuel qui nous colle à la peau, de rapatrier le sens de la fête et de promouvoir l'aptitude au bonheur autant qu'à l'orgasme.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.edhomme.com

www.edhomme.com



ESSAIS

Claude Ryan en mémoire

I n'y a rien à faire, Claude Ryan ne suscite pas l'enthousiasme. Des commentateurs ont beau s'échiner à rappeler ses grandes qualités d'intellectuel, son courage au moment des événements d'octobre 1970, il reste difficile d'imaginer l'homme autrement que « beige », de la couleur du Livre sur la réforme du fédéralisme qui a marqué son passage en politique, à la tête du Parti libéral du Québec.

Les collaborateurs au collectif *Ruptures et continuité de la société québécoise - Trajectoires de Claude Ryan*, issu d'un colloque tenu à l'Université de Montréal en mars de cette année, ne manquent pourtant pas de lui réserver force éloges. Guy Lachapelle, par exemple, insiste sur sa « capacité d'analyse hors du commun ». André Pratte, quant à lui, chante sa rigueur qui « forçait l'admiration de tous, et suscitait la crainte de ses adversaires ». André Fortier, pour sa part, rappelle son « identification non équivoque au Québec » et son attachement au « courant nationaliste rouge, plus modéré que le bleu », qu'il considérait comme la voie à suivre, dans le cadre d'une alliance avec le « courant nationaliste canadien plus modéré », afin que le Québec obtienne la forme de reconnaissance souhaitée. Fortier ajoute : « Malgré les échecs et les déconvenues, il croyait sincèrement qu'il était préférable pour le Québec de maintenir les liens avec le Canada ».

Utopie

C'est justement cet attachement non négociable à une position que Denis Monière qualifie de « fédéralisme utopique » qui pose problème et qui contredit, me semble-t-il, l'affirmation d'André Pratte selon laquelle « si la réflexion est si féconde, chez Claude Ryan, c'est parce qu'il n'adhérait pas à une idéologie, à un cadre de pensée étroit et rigide ». N'est-on pas, pourtant, en plein braquage idéologique quand, même privé de l'interlocuteur interpellé par notre appel au dialogue, on persiste à prétendre que la solution passe par une entente avec cet abonné absent? Comme le constate Monière : « Il



Louis Cornélius

empêchera la souveraineté d'advenir, sans pouvoir atteindre son objectif de réforme du fédéralisme canadien ».

Léon Dion, dans une formule très sévère, en avait parlé comme d'un « pharisien intellectuel », ce qui lui avait valu, à son tour, d'être qualifié de « professeur frustré » par Ryan.

La juriste Andrée Lajoie, elle, préfère conclure, à son sujet, par les termes de « faible » et de « naïf ».

Dans un jugement lui aussi sévère, Jean-Philippe Warren parle de Ryan « comme du dernier des Canadiens français, comme on pourrait parler en quelque sorte du dernier des Mohicans », porte-parole d'une société qui n'existe plus et finalement plus influent que profond : « [...] sa pensée n'a jamais dominé l'événement que de la hauteur de quelques principes sommaires tirés d'un libéralisme, certes de bon aloi dans le Québec de la Grande Noireur et de la Révolution tranquille, mais sans véritable envergure philosophique ».

En ouverture à ce collectif qui contient plusieurs autres contributions, on peut aussi lire trois textes qui cherchent à trouver le fil conducteur de la trajectoire récente du Québec, celle dans laquelle a œuvré Ryan. Ce fil, Joseph Facal le situe dans « la quête inachevée et lancinante pour dégager une nouvelle représentation de nous-mêmes » qui mettrait à distance autant l'autodénigrement de notre passé que la « glorification exagérée des années 1960 ».

Guy Rocher parle d'une tension entre deux forces opposées : la nord-américanisation et l'affirmation d'une identité québécoise singulière. Joseph-Yvon Thériault, enfin, livre un constat plus sombre en retrouvant ce fil conducteur dans une volonté radicale de rupture, dans un refus de la filiation, débouchant sur une anomie débilatante : « Nous sommes redevenus un peuple sans histoire et par cela sans projets, ou encore, ce qui revient au même, où tous les projets politiques imaginables sont possibles et d'égales valeurs. Je ne parle pas uniquement ici d'un projet national ».

Ryan, qui avait ses accès de morosité mais qui, par son catholicisme, restait un homme d'espérance, n'aurait peut-être pas désavoué Thériault, mais il aurait incité les Québécois à reprendre le gouvernail. Cependant, pour que son appel soit efficace, encore aurait-il fallu qu'il accepte le fait que le gouvernail canadien-français était celui d'hier.

Le courage de Ryan

Quoi qu'on pense de l'héritage de l'intellectuel, il importe toutefois de reconnaître que, au moment de la Crise d'octobre, à titre de directeur du *Devoir*, Ryan a su se tenir debout devant des forces politiques pressantes.

Dans un essai assez technique intitulé *Claude Ryan et la violence du pouvoir*, le politologue (il écrit plutôt, bizarrement, « politiste ») Guy Lachapelle montre que Ryan et son équipe éditoriale, durant ces événements, « ont nettement défendu les valeurs de la société québécoise mais surtout l'autorité politique de l'État du Québec », se démarquant ainsi de toute la presse québécoise.

Pratiquant la modération dans une période de crise où cette attitude était considérée comme de la dissidence par les pouvoirs en place en proie à l'hystérie, Ryan et son équipe n'ont cessé de se prononcer en faveur de « la responsabilité première du gouvernement du Québec », de la sauvegarde des libertés individuelles et du « rejet de l'usage de la force comme moyen de régler les

conflits sociaux et politiques », prouvant ainsi que l'on pouvait s'opposer aux dérapages du FLQ sans donner raison aux abus du pouvoir fédéral et à l'abdication du gouvernement du Québec.

Ce courage amène Lachapelle à conclure que Ryan fut « un des plus grands journalistes et intellectuels de la fin du XX^e siècle au Québec » et à rappeler que « Le *Devoir*, contrairement à bien d'autres journaux du Québec, n'a jamais eu peur des débats, des idées et de la discussion publique ». Cette attitude, évidemment, il la doit à son statut de journal indépendant, une qualité irremplaçable, surtout en période de crise, ainsi que l'affirme le préfacier Jean-Claude Leclerc : « Un journal vraiment indépendant n'a qu'un maître : son public. Qu'un guide : la conscience de l'intérêt collectif. Qu'une règle : l'examen des questions telles qu'elles se posent, non telles qu'on peut les exploiter. » Qu'on se le dise!

louiscornellier@parroinfo.net

RUPTURES ET CONTINUITÉ DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE

TRAJECTOIRES DE CLAUDE RYAN

Sous la direction de Gérard Boismenu, Michel Brûlé, Solange Lefebvre, Claude Lessard et Pierre Noreau
Université de Montréal
Montréal, 2005, 216 pages

CLAUDE RYAN ET LA VIOLENCE DU POUVOIR

LE DEVOIR ET LA CRISE D'OCTOBRE 1970
OU LE COMBAT DE JOURNALISTES DÉMOCRATES
Guy Lachapelle
PUL
Saint-Nicolas, 2005, 194 pages

Le souffle des clubs politiques

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Sur le versant gauche de notre vie politique, on trouve, solidement accroché, Pierre Dubuc. Essayiste et polémiste, directeur et principal animateur de *L'Aut'journal*, Pierre Dubuc n'appartient pas à la mouvance des intellectuels québécois qui sont prisonniers de la tour d'ivoire de leur condominium. Depuis plus d'un an, il est de ceux qui défendent avec énergie la création de « clubs politiques » à l'intérieur du Parti québécois. Il souhaite ainsi donner un nouveau souffle à cet univers partisan dont les saisons politiques manquent souvent de soleil.

Le modèle des clubs politiques provient du Parti socialiste français. Il s'agit d'une façon originale de reconnaître des mouvances politiques différentes mais néanmoins compatibles, quant au fond, avec les principes généraux d'un parti, en l'occurrence le PQ.

Pour éviter la division de la gauche électorale, Pierre Dubuc, en bon pragmatique, conçoit qu'il faut trouver des moyens de collaborer au sein d'un mouvement le plus large possible.

En février 2004, à la suite d'une réunion à l'incontournable Centre Saint-Pierre à Montréal, Pierre Dubuc a donc lancé, avec une centaine de syndicalistes et de progressistes, dont Monique Richard et Marc Lavolette, les Syndicalistes et progressistes pour un Québec libre (SPQ libre).

Que souhaite ce groupe, constitué dans l'esprit d'un « club poli-



Pierre Dubuc, directeur et principal animateur de *L'Aut'journal*.

tique? Plusieurs choses, dont tout d'abord l'avènement d'un Québec indépendant, promoteur de l'égalité des droits et du pacifisme. Mais aussi l'intervention de l'État pour le profit de l'ensemble de la population et dans l'objectif d'échapper aux glissements du néolibéralisme; l'accès démocratique, plein et entier, à l'enseignement, « de la petite enfance jusqu'à l'université », et une plus grande participation de la population à l'exercice démocratique, notamment par des efforts afin de favoriser l'existence de médias libres et

indépendants. Le SFPQ souhaite en outre l'adoption d'une forme de scrutin proportionnel « au sein même du Parti québécois avec la reconnaissance de courants en son sein et de clubs politiques ».

Au PQ, ce club de gauche a été plutôt bien accueilli. Reste à savoir si cet accueil dépassera le simple opportunisme politique. À la lecture du manifeste du SPQ libre, on comprend toutefois que, pour le moment, c'est surtout avec d'autres instances politiques de gauche, comme l'UFP ou l'Option citoyenne de Françoise Da-

vid, que Dubuc et les siens espèrent établir un dialogue.

Selon Pierre Dubuc, l'Union des forces progressistes, malgré des intentions louables, ne représente pas une solution de rechange politique crédible pour les progressistes au Québec. Les trois partis à l'origine de l'UFP continuent d'exister en son sein, explique Dubuc, et « la faiblesse de la représentation syndicale [...] l'absence de leadership reconnu et les réticences devant la joute électorale vont empêcher à court terme l'UFP de constituer aux yeux de l'électorat progressiste une alternative crédible ». Pour obtenir mieux et, surtout, plus vite, dans des perspectives pragmatiques, Dubuc croit meilleur le choix du Parti québécois.

Ce petit manifeste, qui n'a guère le ton du genre, apparaît en fait très modéré et posé. Il consacre beaucoup de ses efforts à l'établissement d'un dialogue avec l'UFP et l'Option citoyenne. Et il soulève, au sujet de l'action et des positions de ces mouvements politiques, des questions qui méritent certainement d'être posées.

Le Devoir

SPQ LIBRE

MANIFESTE SYNDICALISTE ET PROGRESSISTE POUR UN QUÉBEC LIBRE

Pierre Dubuc
Éditions Trois Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2005,
132 pages

Les éditeurs canadiens-français vous proposent plusieurs rencontres avec leurs auteurs au festival

Metropolis bleu

Tables-rondes

Judi 31 mars, 18h00 à 19h15
LES POUVOIRS DE LA LANGUE FRANÇAISE
avec Lili Maxime (La Grande Marée)

Vendredi 1^{er} avril, 16h30 à 17h45
ÉCRIRE ET LIRE
avec Pierrot Lambert (Vermillon),
Simone Saumur-Lambert (Vermillon) et
Paul Savoie (L'Interligne)

Vendredi 1^{er} avril, 20h30 à 21h45
L'ÉCRIVAIN ENGAGÉ
avec Jean-Louis Grosmaire (Vermillon)

Samedi 2 avril, 13h00 à 14h15
ÉCRIVAINES SANS FRONTIÈRES I
avec Ginette Fauquet (David)

Samedi 2 avril, 13h30 à 14h45
UNE VILLE, DES ÉDITEURS
avec Yvon Malette (David) et
Arash Mohtashami-Maali (L'Interligne)

Samedi 2 avril, 16h00 à 17h15
ÉCRIVAINES SANS FRONTIÈRES II
avec Ilona Gruda (David) et Mila Younes (David)

Lancements

Vendredi 1^{er} avril, 18h00 à 19h00
LES ÉDITIONS L'INTERLIGNE
avec Marguerite Fradette,
Pierre Raphaël Pelletier et Paul Savoie

Vendredi 1^{er} avril, 19h30 à 20h30
LES ÉDITIONS DU VERMILLON
avec Jean-Louis Grosmaire, Pierrot Lambert,
Simone Saumur-Lambert et Jean-François Somain

Lectures

Samedi 2 avril, 12h30 à 13h30
UN APRÈS-MIDI DE LECTURE III
avec Jean-François Somain (Vermillon)

Samedi 2 avril, 21h00 à 22h15
SOIRÉE DE POÉSIE
avec Pierre Raphaël Pelletier (L'Interligne)

Pour plus d'information, consulter le site du festival
<http://www.blue-met-bleu.com>

Regroupement
des éditeurs
canadiens-français
<http://refc.ca>

Roman

XYZ
éditeur

Dans le cadre du 7^e Festival littéraire international de Montréal Metropolis bleu (30 mars-3 avril 2005), XYZ éditeur est heureux de vous inviter au lancement

du roman de Yolande Villemaire

Poètes et centaures

Le samedi, 2 avril 2005, de 20 à 21 heures
à l'Hôtel Hyatt Regency Montréal,
Salle Mont-Royal
1255, rue Jeanne-Mance
(à l'angle de la rue Sainte-Catherine)
Métro Place-des-Arts
Information : (514) 525-2170 #21
www.blue-met-bleu.com



Poètes et centaures

156 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1783, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Khadiyatoullah Fall
Danielle Forget
Georges Vignaux

CONSTRUIRE
LE SENS
Dire l'identité



ISBN 2-7637-8204-3
112 pages • 20 \$

Coédité par les Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

BLOC-NOTES

Doyen cinéophile et neiges d'antan



Odile Tremblay

Au cours des visionnements de presse et des projections lors des festivals, on avait l'habitude de voir Léo Bonneville assis dans les derniers rangs de la salle. Avant, il était accompagné de son ami Robert-Claude Bérubé, une encyclopédie vivante du cinéma, dont la mort subite avait laissé sa place vide avec un gros trou au milieu. Du coup, Léo Bonneville, le fondateur de la revue *Séquences*, s'est senti plus seul de sa gang, mais il revenait quand même se poser parmi nous, avec son sourire doux et sa courtoisie.

Les séances de presse sont des espèces de réunions de clans, où l'on rencontre moins d'ainés aujourd'hui qu'autrefois, et c'est bien dommage. On s'ennuie de leur courtoisie parfois.

J'aimais m'asseoir à ses côtés pour l'écouter parler de cinéma, de tout et de rien, ou pour le plaisir de se taire de concert. Puis, Léo Bonneville s'est effacé de notre paysage il y a dix ans, en laissant à d'autres le gouvernail de son magazine.

Je l'ai revu de loin en loin. À 85 ans, les jambes de notre doyen cinéophile sont moins solides qu'autrefois, son souffle plus court, mais il atterrit quand même deux fois par semaine devant un grand écran pour se tenir au parfum des dernières sorties. On ne jette pas les passions de sa vie comme de vieilles chemises déchirées. Elles collent à vous comme des secondes peaux.

Je parle de Léo Bonneville parce que *Séquences*, cette revue de cinéma qu'il a fondée, vient d'avoir cinquante ans. Dans le dernier numéro, Léo Bonneville remonte le fil de son histoire.

La jeunesse du septième art a du bon. À l'encontre des six autres dont les racines se creusent jusqu'aux tréfonds des temps, les pionniers du cinéma sont encore au poste pour témoigner des débuts. Prenez la cinéphilie québécoise. Léo Bonneville vous rappellera qu'elle est née dans les ciné-clubs, eux-mêmes introduits dans les collèges grâce aux bons offices de la Jeunesse étudiante catholique (JEC).

Ça fait un peu étrange de penser que la cinéphilie fut enfantée par le clergé, mais côtoyer Léo Bonneville permet de s'en souvenir. Il est clerc de

Saint-Viateur et se montre fier de n'avoir jamais acculé de cotes morales aux films dans sa revue, comme certains le lui suggéraient en haut lieu. «On voulait aider les gens à s'éduquer en cinéma, pas leur donner des leçons de morale», précise-t-il. Des scènes de sexe et de violence, ce prêtre en a vu défiler plus souvent qu'à son tour. Faut se lever de bonne heure pour le faire rougir.

En 1950, le cinéma était lui-même quinquagénaire. Quant à Léo Bonneville, il dirigeait le ciné-club à l'école supérieure Saint-Viateur. Entre des études de cinéma ici et en France, il a fondé en 1955 le bulletin *Séquences* afin d'étendre les réflexions nées dans les ciné-clubs et de développer des thématiques. De bulletin maison, *Séquences* devait devenir revue professionnelle trois ans plus tard, puis changer de format à quelques reprises, en gardant sa vocation populaire, sa tribune de thématique avec accent aigu sur notre septième art.

De fait, sur le dernier *Séquences*, les couvertures de plusieurs numéros d'autrefois sont reproduites et notre septième art y occupe un espace dominant. Les films de Jutra, d'Arcand, de Lauzon font souvent la une. François Girard, Robert Morin tiennent aussi la vedette.

À travers les corridors et les salles du FFM, entre deux films, Léo Bonneville a toujours croisé des cinéphiles formés par les ciné-clubs. «On a créé une audience», dit-il aujourd'hui. Bien des habitués de la Cinémathèque proviennent aussi de ce terreau-là; avec plusieurs têtes grises ou blanches. Faut dire que les rangs cinéphiliques ne se renouvellent pas beaucoup. Pas assez, au fait.

En quittant *Séquences* il y a dix ans, Léo Bonneville n'a éprouvé aucun regret. Le cinéma lui semblait devenu trop superficiel. En panne de relève. Il manquait de stimuli. La décennie 90 fut particulièrement morose pour le cinéma québécois. Dans plusieurs coins de la planète, le 7^e art se cherchait. À celui qui avait vu naître la Nouvelle Vague et fleurir les belles années des cinémas japonais, italien, suédois, l'époque semblait soudain bien fade.

Il a l'impression que les grandes années du cinéma appartiennent au passé, confinées au XX^e siècle qui l'a vu naître avant d'enfanter les œuvres de Robert Bresson et de Luchino Visconti, d'Ingmar Bergman et de Masaki Kobayashi, de François Truffaut et de Federico Fellini. «Où sont les maîtres?» demande-t-il. Et à l'entendre, on pense au poème de François Villon qui se languissait des neiges d'antan.

«Désormais, le cinéma dans l'ensemble, c'est la pagaille. On est attaqués par toutes sortes de choses explosives, plus grosses que les précédentes et qui font plus peur. Ah!»

Le paysage cinéphilique a viré sur le top en un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Léo Bonneville et sa revue *Séquences* en 1991.

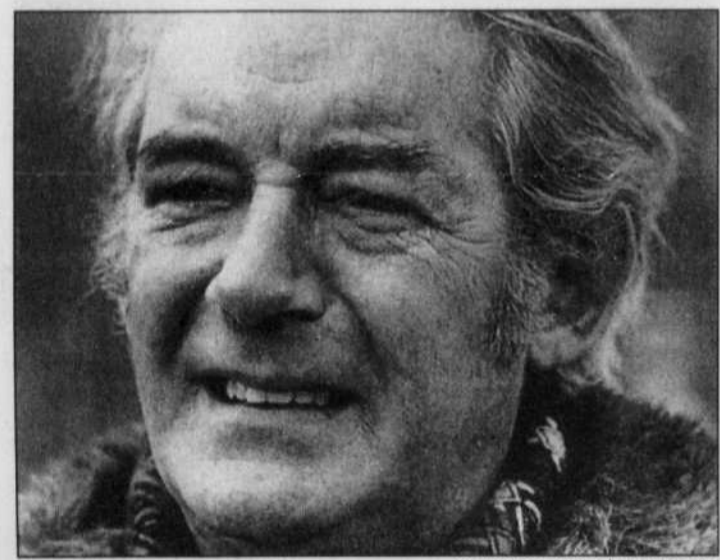
demi-siècle. Envolé, le temps des ciné-clubs, quand toute la salle demeurait pour discuter après le film avec Carle ou Arcand.

Un ange passe...

Aujourd'hui, comme tout le monde, dans les mégaplexes, Léo Bonneville se tape les bandes-annonces de productions minables étirées durant un quart d'heure avant de se faire servir la pièce de résistance. L'avènement des minicaméras, les succès récents du cinéma québécois le réjouissent. Mais les neiges d'antan...

«La télévision est trop forte, elle gruge tout. Les gens passent tellement de temps devant les téléseries. Où trouveraient-ils un moment pour le cinéma ou le théâtre?» Il soupire, garde quand même un œil sur le futur, où surgiront une ou deux révolutions, sans doute. Il croit au paradis. Moi, j'imagine son au-delà doté d'un écran flottant où défilent 24 images par seconde, venues apporter aux cinéphiles trépassés, jusque dans la mort, l'illusion de la vie.

otremblay@ledevoir.com



Félix Leclerc

CHANSON

Félix vu par un ami

SOLANGE LÉVESQUE

En réalité, c'est d'abord d'un ami que Marcel Brouillard parle dans son livre sur Félix Leclerc. L'auteur était encore adolescent quand il a connu le poète, alors que celui-ci vivait à Vaudreuil en 1945. Devenu journaliste par la suite, il a toujours suivi la carrière de Félix, pour lequel il a gardé une admiration sans bornes.

Sur de telles assises, son livre, qu'il qualifie dans son titre d'*histoire d'une vie*, ressemble en effet davantage à une belle histoire qu'à une biographie qui projette un éclairage original sur les tournants significatifs de la vie et de la carrière de Félix Leclerc.

Une belle histoire qui se lit sans mal, au demeurant, et dans laquelle on retrouve plusieurs anecdotes connues glanées dans d'autres témoignages écrits ou chez les parents, amis, collaborateurs et émules de Félix Leclerc.

Pour en nouer tous les épisodes en maintenant une impression d'harmonie, Marcel Brouillard tourne parfois les coins ronds et fait l'impasse sur certains aspects de la réalité; il évite soigneusement, par exemple, d'expliquer les véritables

enjeux du conflit qui a mené à la rupture mettant un point final à la collaboration de Félix Leclerc avec son premier imprésario Jacques Canetti, celui qui l'a lancé en France.

De même, la rupture de Félix avec sa première épouse est expédiée en quelques lignes et motivée d'une manière qui paraît d'autant plus superficielle que l'image que l'auteur avait donnée du couple et de ses vingt-trois ans de vie commune était quasiment idyllique.

Bref, il s'agit d'un ouvrage dont l'objectif à peine voilé est de rendre un hommage senti à un homme qui a marqué la vie de l'auteur, à un artiste dont l'apport à la chanson francophone est considérable et qui est devenu une sorte d'icône québécoise. Soucieux de ménager tout le monde et de ne déplaire à personne en racontant cette *histoire d'une vie*, Marcel Brouillard n'échappe pas toujours à la tentation de l'hagiographie.

FÉLIX LECLERC

L'histoire d'une vie

Marcel Brouillard

Préface de Pierre Delanoë

Les Intouchables

Montréal, 2005, 191 pages

ÉCHOS

Bar littérature/cinéma

L'adaptation des œuvres littéraires au cinéma a-t-elle un avenir? Cette question est au menu du prochain Bar littérature/cinéma organisé par le consulat général de France à Québec à l'occasion de la venue à Montréal de l'écrivain-réalisateur et académicien Alain Robbe-Grillet. L'un des grands représentants du Nouveau Roman, courant qui rejette la linéarité du récit, M. Robbe-Grillet a notamment écrit *Les Gommes* en

1953, premier roman qui l'inscrit dans cette veine contestataire. Mais il a aussi signé plusieurs films de son cru et écrit le scénario d'un film d'Alain Resnais en 1957. Animé par Marie-Andrée Lamontagne, le débat réunira également Dany Laferrière, auteur de plusieurs romans portés au grand écran, ainsi que Philippe Gajan, qui dirige la revue québécoise *24 images*. L'événement, qui se veut un lieu d'échanges entre des personnalités du monde littéraire ou cinématographique, se déroulera au bar L'Barouf à Montréal le 29 mars prochain. — *Le Devoir*

THE LONELY BULL

Herb Alpert & The Tijuana Brass Shout! (Sony)

SOUTH OF THE BORDER

Herb Alpert & The Tijuana Brass Shout! (Sony)

LOST TREASURES - RARE & UNRELEASED

Herb Alpert & The Tijuana Brass Shout! (Sony)

Y a pas moyen de tirer trente deux puces des vinyles originaux aux sucs de Saint-Eustache, mais qu'à cela ne tienne: les premiers disques de Herb Alpert et son Tijuana Brass sont désormais disponibles en format audionumérique, en chic boîtiers digipack assortis de livrets plus consistants que le mâche-potates dudit Herb, quelque peu amolli après tant d'années à se presser les lèvres contre la trompette. Cela dit, quiconque a un jour passé outre aux galettes du Californien pouetpouettant est un béotien. Le gusse, en plus d'avoir fondé avec Jerry Moss la compagnie de disques A & M (A comme Alpert, M comme Moss), maison-mère des Cat Stevens, Supertramp et consorts, était un génie de la pop instrumentale pour monoclés. Monocle moi-même, je raffole de ces rééditions, qui me donnent non seulement l'épique *Lonely Bull* (que l'adorable Petula Clark, en France et chez nous, popularisa sous le titre *Le Soleil dans les yeux*), mais bon nombre de ses 17 succès de palmarès, et tout un lot d'inconnues au bataillon, que je découvre avec l'excitation d'un taureau dans une boutique de porcelaines. Parmi les plus belles étrangetés trouvées sur l'une ou l'autre de ces trois merveilles kitsch des années 60 et 70, notons l'illustissime *Popcorn* (avec des pouet au lieu des pop, fallait l'oser), la bien-nommée *Lazy Day* (succès de Spanky & Our Gang, les Mamas et Papas du pauvre), l'ahurissante *Tijuana Sauerkraut* (ou l'improbable sortie d'une bande de Mexicains au Beer Garden), mais aussi l'ultime version *easy listening* de la bossa *Desafinado*. Manque seulement la suave *This Guy's In Love With You*, numéro un de 1968 signé Bacharach-David: on l'aura sur une réédition ultérieure. Pour l'heure, c'est déjà un régal. Comme si Taco Bell offrait des buffets à volonté.

Sylvain Cormier

SEVEN SONGS FOR JIM

Greg Keelor Warner

C'est pas parce que j'ai raté le



passage de Greg Keelor en ville samedi dernier que j'apprécie moins ce disque honorable et admirable, hommage à la fois sobre et senti du guitariste de Blue Rodeo au paternel Jim, récemment décédé. C'est pour le vétéran du rock'n'folk canadien, suppose-t-on, la manière la plus appropriée de vivre son deuil et, ce faisant, de revisiter une vie passée en compagnie d'un vétéran d'un autre genre, survivant de la Deuxième Guerre mondiale, homme de peu de mots et de secrets bien gardés. C'est aussi pour Jim, longtemps perdu lui-même dans son propre nul part psychédélique, l'occasion de confronter ses démons, voire sa propre mortalité. Disque sombre, donc, plus chuchoté que chanté, aux guitares plus délicatement grattées qu'assénées, mais aussi disque bercé de bien belles mélodies: Keelor a donné le meilleur de lui-même, et cela s'entend. Toutes les chansons, et peut-être plus particulièrement *Just This Love*, baignée d'orgue, s'avèrent plus bienfaitrices que tristes. Ou plutôt bienfaitrices parce que authentiquement tristes. Un peu comme le *Pleurier la mer morte* de Monsieur Mono (Eric Goulet) dont nous parlions la semaine dernière, évocation cathartique d'une rupture, ce disque est à la fois beau et utile. Greg Keelor est moins seul en notre compagnie, et vice-versa.

S. C.

CLASSIQUE

MICHAEL TIPPETT

A Child of Our Time. Faye Robinson (soprano), Sarah Walker (mezzo), Jon Garrison (ténor), John Cheek (basse), City of Birmingham Symphony Chorus & Orchestra, direction: Michael Tippett. Naxos 8.557 570.

La Grande-Bretagne fête cette année le centenaire de la naissance de Michael Tippett (1905-1998). Si l'on voit apparaître bien peu d'enregistrements à cette occasion, il convient de signaler la réédition par Naxos de la gravure de son chef-d'œuvre absolu, *A Child of Our Time*, tragique composition de guerre

(1939-1941), qu'il avait lui-même enregistrée en 1991 pour la défunte étiquette Collins.

Ce n'est pas le premier enregistrement que Naxos récupère à bon escient (on pense à quelques disques Britten), mais ici la prise est particulièrement bonne. *A Child of Our Time*, qui témoigne de l'inhumanité de l'homme à travers une saga sur l'oppression des peuples, commence sur ces mots: «La terre tourne sur sa face sombre. C'est l'hiver.» Tippett, lui-même objet de conscience, et qui fit de la prison pour ses idées, a mis toute sa force créatrice dans la peinture musicale des abîmes du mal et du désespoir, là où il est quasiment impossible de saisir la moindre lueur d'espoir.

L'idée de génie de Tippett a été d'instiller dans le récit cinq spiritualités, moments d'espoir, de prière, ou de révolte. Cette œuvre, qui anticipe de dix-neuf ans le *War Requiem* de Britten, est servie ici par une interprétation concentrée et émue. A prix Naxos et dans une telle qualité de restitution il n'y a aujourd'hui strictement plus aucune raison de méconnaître ce jalon majeur de la musique chorale du XX^e siècle.

Christophe Huss

YORK BOWEN

Sonate pour piano n° 6. 24 Préludes op. 102. Révérie. Joop Celis (piano). Chandos CHAN 10277 (distr. SRI)

York Bowen, né en 1884 et mort en 1961, avait été salué par le vieux Camille Saint-Saëns comme «le plus remarquable des jeunes compositeurs britanniques». Si ses 24 Préludes ont déjà été enregistrés, notamment par Stephen Hough chez Hyperion, la 6^e Sonate, un pur joyau, est présentée par Joop Celis en première mondiale.

Pour cadrer le sujet, disons qu'il serait injuste de s'intéresser à André Mathieu et de ne pas se pencher sur York Bowen. Leurs racines sont les mêmes, Rachmaninov, notamment, avec chez Bowen un sens de la structure beaucoup plus marqué et affirmé que chez Mathieu, une perception de l'architecture musicale qui semble d'ailleurs héritée de Brahms.

Bowen a une manière ample de traiter le clavier. C'est ce brassage du son qui évoque immanquablement Rachmaninov. Le style est évidemment passéiste (la Sonate n° 6 date de 1961 mais aurait pu être composée quarante ans avant), mais le résultat, fort convaincant: la

TIPPETT

A Child of Our Time (Oratorio in Three Parts) Robinson • Walker • Garrison • Cheek City of Birmingham Symphony Chorus and Orchest. Sir Michael Tippett



houle musicale de cette 6^e Sonate mériterait de rejoindre la 2^e de Rachmaninov au répertoire pianistique courant.

Les 24 Préludes de Bowen offrent en quelque sorte un panorama sur les diverses manières d'écrire pour le piano au XX^e siècle. En filigrane s'inscrivent les noms de Rachmaninov, de Scriabine, de Medtner, mais aussi de Debussy ou de Ravel, le tout sans la moindre imitation. D'ailleurs, l'invention mélodique féconde de Bowen fait de ce disque une merveille aussi inattendue qu'attachante.

C. H.

BLUES

IN YOUR ARMS AGAIN

John Hammond Étiquette Black Porch/Virgin

Chanteur, guitariste, harmonica, gardien du blues des anciens, ceux du Delta, John Hammond s'affirme une fois de plus comme un incontournable. Cela fait quoi? Trente... quarante ans? En tout cas, cela fait longtemps qu'il nous régale à tout coup. Son nouvel album ne fait pas exception.

Pour sa production antérieure — *Ready For Love* —, Hammond s'était entouré de cinq musiciens. Pour celui qui nous occupe aujourd'hui, Hammond a choisi le minimum, pas le strict minimum, mais bon... Il est flanqué d'un contrebassiste et d'un batteur, d'ailleurs toujours les mêmes, soit respectivement Marty Ballou et Stephen Hodges.

Le programme? Des grands thèmes écrits par Ray Charles, Willie Dixon, Jimmy Reed, John Lee Hooker, Chester Burnett alias Howlin Wolf, Percy Mayfield et Bob Dylan. Hammond a fait sa contribution avec deux originaux. C'est très bien joué, fort bien chanté. Mais ce qu'on retient avant tout, c'est que l'ensemble est empreint d'une intégrité admirable. Bref, *In Your Arms Again* est un grand Hammond.

Serge Truffaut